

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
A. PAPADOPOULO Zakaria Ghoneim	135
ZAKARIA GHONEIM .. La Pyramide ensevelie	139
YOUSSEF EL SEBAI .. Ainsi finit la cavalcade	167
J.-PH. LACHÈSE Yahia Hakki	178
YÉHIA HAKKI L'escalier en colimaçon	182
A. PAPADOPOULO Primitif de 1959	198

rdc

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Husseïn, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulo, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des Morceaux
Choisis très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY ~~TWA~~
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

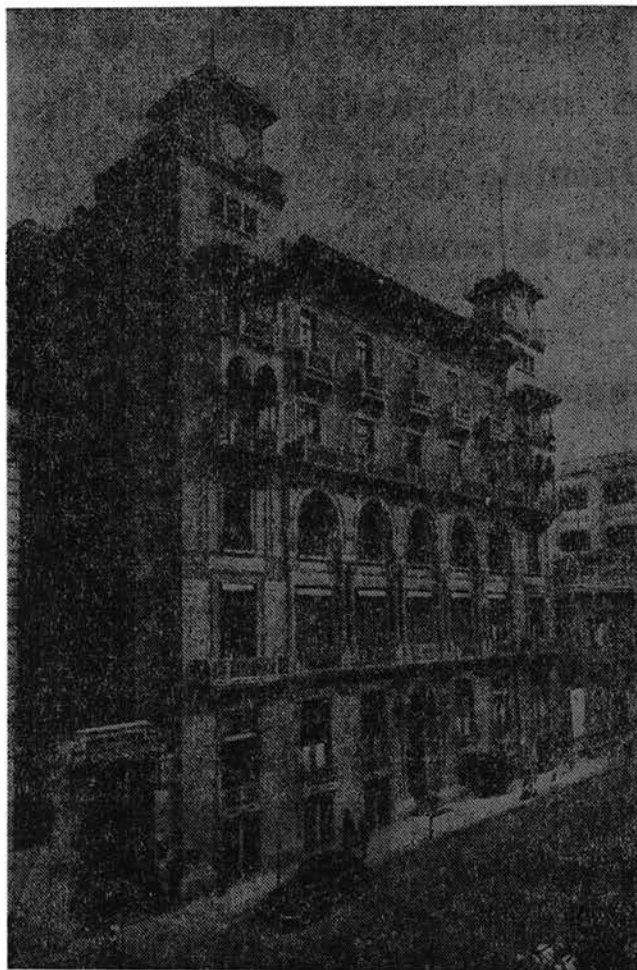
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,
33, rue Kasr el-Nil,
LE CAIRE
Tél. 78066



LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIII, No. 229

SEPTEMBRE
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Zakaria Ghoneim

Cet hiver, en janvier, le monde de l'archéologie apprenait avec stupeur la disparition tragique de Zakaria Ghoneim, l'un des archéologues les plus doués de la province sud de la R.A.U. dont le nom avait atteint le public du monde entier lors de sa découverte sensationnelle en 1953-54 d'une pyramide inachevée de la Troisième Dynastie.

On se souvient que cette découverte, comme celle de la barque de Chéops avait fait très grand bruit dans tous les pays du monde grâce à la presse et à la radio qui s'étaient emparées de la nouvelle. Il n'est pas besoin de rappeler que la *Revue du Caire* a consacré un important numéro spécial, *Les Grandes Découvertes Archéologiques de 1954*, auquel ont collaboré les archéologues ayant réalisé ces belles découvertes. Zakaria Ghoneim nous avait donné alors, une importante étude sur la pyramide inachevée (1).

C'est à cette occasion que j'avais fait sa connaissance et depuis lors nous avons entretenu des relations d'amitié. Il venait souvent me voir à la Revue les mercredis, seul jour de la semaine où quittant ses plateaux désertiques de Saqqarah et

(1) *La nouvelle pyramide à degrés de Saqqarah.*, p. 18 à 31 du numéro spécial.

les magnifiques monuments dont il était le conservateur, il venait au Caire.

C'était un homme qui approchait de la cinquantaine, de taille moyenne, plein de bonhomie et de douceur, modeste et presque effacé, tout étonné du bruit fait autour de sa découverte, au regard rêveur de l'idéaliste absorbé tout entier par son œuvre.

Quand Zakaria Ghoneim parlait d'archéologie, l'on voyait qu'il s'agissait d'une vocation profonde à laquelle il avait dédié sa vie tout entière, et lorsqu'il parlait de la pyramide inachevée, on se rendait compte qu'il s'agissait pour lui non seulement d'un objet mais presque d'un être animé. Il la décrivait en savant, bien sûr, mais aussi en amoureux. Il brûlait de continuer son travail pour élucider les secrets de la pyramide et notamment celui de la tombe symbolique. Son esprit ne cessait de penser aux différents détails de la pyramide, ne cessait d'élaborer des hypothèses pour percer son mystère.

Zakaria Ghoneim est né en 1910.

Il a terminé ses études d'archéologie à l'université du Caire en 1934, sous la direction d'hommes comme Percy Newberry et Hermann Junker. En 1937 il est nommé Assistant Archéologue et participe avec le Prof. Sélim Hassan aux fouilles de Saqqarah. Il est ensuite inspecteur à Assouan, puis à Sohag, enfin à Edfu. Il devient alors Conservateur de la Nécropole Thébaine à Louxor. En 1946 il est nommé Inspecteur en Chef pour la Haute Egypte. Il procède alors à des fouilles sur les sites de Louxor, notamment dans l'Avenue des Sphinx, le tombeau de Mentou-Em-Het à Thèbes. Enfin, en 1951 il est promu Directeur des Fouilles et Conservateur de la Nécropole de Saqqarah. C'est là qu'à partir de septembre 1951 il commence les fouil-

les qui lui permettront de découvrir et de dégager la Pyramide inachevée.

Il m'avait apporté le texte du livre qu'il avait écrit en anglais *The Buried Pyramid* (la Pyramide ensevelie) et qui devait être publié à Londres par Longmans, en me demandant si je ne voulais pas le traduire en français et le publier dans la *Revue du Caire* et à nos éditions. J'acceptai, bien sûr, mais divers travaux retardèrent la traduction de son texte.

Zakaria Ghoneim souffrait beaucoup de ne pouvoir continuer les fouilles de « sa » pyramide. Le Département des Antiquités avait en effet décidé de suspendre depuis 1956 toutes les fouilles du Service dans la Province Sud, en attendant que les résultats déjà obtenus et qui s'accumulaient depuis des années, soient publiés. Enfin, en novembre 1958, Zakaria Ghoneim était nommé Directeur du Musée du Caire, poste qui, en l'absence de fouilles possibles était très intéressant. Mais Zakaria Ghoneim supportait difficilement l'idée d'abandonner Saqqarah et d'être séparé de sa pyramide. Il ne devait pas entrer en fonctions. Très déprimé de ne pouvoir continuer ses travaux sur la Pyramide ensevelie, de ne pouvoir retrouver *l'autre* couloir qui, il en était persuadé, devait mener à la véritable chambre funéraire et aux trésors archéologiques qu'elle pouvait contenir, se sentant frustré de ce qu'il en était arrivé à considérer comme sa destinée, son devoir, d'arriver au rendez-vous de ce Pharaon de la Troisième Dynastie, Zakaria Ghoneim devait mettre fin à ses jours en se jetant dans le Nil.

Nous considérons comme notre devoir de réaliser à présent, trop tard, hélas, le vœu de ce pur

archéologue, qui ne vivait que de sa vocation et qui est mort de l'avoir cru contrariée.

Ce livre, profondément humain, en même temps que scientifique livre l'homme autant que la Pyramide inachevée. Et l'image qu'il nous en laisse est semblable à ce que Zakaria Ghoneim a été dans sa vie, modeste, délicat, scrupuleux, dévoué entièrement à la science.

Alexandre Papadopoulo



LA PYRAMIDE ENSEVELIE

INTRODUCTION

Ce livre est l'histoire de la découverte que j'ai faite à Saqqara près du Caire, d'une pyramide inconnue jusque là, appartenant à la Troisième Dynastie (2780-2720 av. J.C.).

Il ne s'agit pas de l'histoire complète de la pyramide : cela prendra de nombreuses années avant qu'on puisse l'écrire, car la superficie à fouiller est tellement énorme qu'il faudra au moins dix ans de travail pour le faire. Ce livre ne prétend pas davantage représenter un travail définitif sur ces fouilles, utilisable par mes collègues archéologues, toutefois, j'espère qu'eux aussi lui trouveront une certaine utilité. Un ouvrage de ce genre, avec plans et dessins à l'appui et une description détaillée de tous les objets découverts, jusqu'au dernier tessou, sera éventuellement publié par le Département des Antiquités du Gouvernement Egyptien, sous les auspices duquel les travaux sont effectués.

Mais un intérêt tellement chaleureux pour cette découverte a été manifesté par la presse internationale, par la radiodiffusion, que cela m'a encouragé à entreprendre un ouvrage plus succinct, pour le lecteur en général. Les faits que je rapporte sont aussi exacts qu'ils peuvent l'être si l'on tient compte du fait que ce livre a été écrit quelques mois à peine après le déblaiement de la chambre du sarcophage, ou, comme je préfère l'appeler, du cercueil symbolique, qui se trouve sous la pyramide inachevée. Il ne faut pas oublier, non plus, que dans des

travaux de ce genre, les nouvelles découvertes peuvent amener parfois une révision des théories premières, et il est possible que dans les volumes suivants de cet ouvrage, je sois amené à modifier certaines de mes idées actuelles, à la lumière des fouilles ultérieures.

Ce livre comporte également un grand nombre de renseignements sur la construction des pyramides, qui sont bien connus des archéologues. Je ne m'excuse pourtant pas de les inclure ici, car j'ai essayé de mettre ce livre à la portée des millions de gens qui abordent l'égyptologie pour la première fois. Quelques notions de base, aussi brèves fussent-elles, sur les débuts de l'histoire de l'Égypte, sur les coutûmes des anciens Égyptiens, leurs méthodes de construction, etc... sont essentielles pour comprendre réellement la nouvelle découverte. J'ai également essayé de mon mieux de décrire dans ses grandes lignes la routine des travaux, pour permettre au lecteur de suivre pas à pas les fouilles, les essais et les échecs, la véritable activité de détective que l'on doit déployer, les moments de désillusion et ceux de gloire.

Je dois remercier tout spécialement, pour m'avoir aidé à dépeindre ce tableau, M. Leonard Cottrel, qui partage avec moi un intérêt profond pour l'Égyptologie et dont les livres et les émissions radiophoniques ont beaucoup contribué à stimuler l'intérêt des non spécialistes sur la question. J'ai l'honneur de jouir de l'amitié de M. Cottrel depuis de nombreuses années ; il était présent avec moi à Saqqara en maintes occasions et, quand la décision fut prise d'écrire ce livre, il eut la bonté d'accepter de m'aider à la préparation du texte anglais.

Je suis particulièrement reconnaissant au Président Gamal Abdel Nasser pour les encouragements

et les bontés qu'il m'a manifestés ainsi qu'à tous les archéologues égyptiens. Je remercie également le Département des Antiquités du Gouvernement Egyptien qui m'a permis de travailler à Saqqara et qui finança les fouilles. Mes remerciements vont tout particulièrement au Ministre de l'Education, M. Kamal El-Din Hussein et au Directeur du Département, Dr Moustapha Amer, sans les encouragements et l'appui desquels les travaux n'auraient pas pu continuer.

Parmi les savants distingués qui m'ont aidé, j'aimerais mentionner Dr. William C. Hayes, Conservateur du Département Egyptien du Metropolitan Museum of Arts de New York ; Professeur Walter B. Emery, de l'University College de Londres, dont les travaux sur les tombes de la Première et de la Seconde Dynasties à Saqqara sont bien connus ; M. I.E.S. Edwards, du British Museum, qui a eu la bonté de lire mon manuscrit ; le Professeur Hermann Kees, distingué égyptologue et Mme Ch. Desroches Noblecourt du Musée du Louvre. Egalement Dr. Hans Stock, de l'Université de Munich et M. Jean Philippe Lauer, Architecte de Saqqara du Département des Antiquités qui a passé sa vie à l'étude et à la restauration de la fameuse Pyramide à Degrés de Zoser, près de laquelle se trouve le monument nouvellement découvert.

Septembre 1955.

M. Zakaria Ghoneim

CHAPITRE I

Je pense que bon nombre des lecteurs de ce livre ne seront guère au courant de l'histoire détaillée de l'Égypte ancienne. J'espère par conséquent que ceux pour qui le sujet est familier me pardonneront une courte introduction sur les premières dynasties égyptiennes qui permettra au lecteur profane de replacer les nouvelles découvertes dans leur perspective correcte.

C'est un fait généralement accepté de nos jours que la Vallée du Nil est le berceau de la plus ancienne civilisation de notre planète. Quand la période glaciaire prit fin en Europe et que les pluies diminuèrent, les peuples nomades de l'Afrique du Nord convergèrent vers la Vallée du Nil attirés par l'abondance de l'eau et sa présence constante. Au début de l'âge néolithique, probablement vers une période remontant à six ou cinq mille ans av. J.C., ces peuplades, constituées par un mélange de races, combinant des éléments venus de l'est, de l'ouest ainsi que du sud, et qui étaient à l'origine des nomades vivant de chasse, commencèrent donc à s'établir dans la vallée. Là, la crue annuelle du Nil, porteuse du limon fertile propice à la vie, permettait de vivre en permanence sur le même emplacement. Pendant une période s'étendant sur des milliers d'années, les premiers Égyptiens apprirent à contrôler leur rivière, ou du moins, à prévoir son comportement probable. Ils apprirent à enregistrer le niveau des eaux pendant certaines saisons sur un grand nombre d'années successives, ce qui leur per-

mit de prévoir avec exactitude le niveau des crues. Ils se trouvèrent obligés d'enregistrer leurs observations, et cela peut avoir été une des raisons principales de l'invention de l'écriture. Mais chaque année un grand nombre des points de repères étaient effacés par la crue, et cela amena le développement d'un système d'arpentage précis permettant la division exacte en parcelles ; cette dernière nécessité peut avoir à son tour conduit au développement de la géométrie qui fut plus tard appliquée à la construction des édifices.

Ainsi la civilisation grandit, quoique, pendant fort longtemps, les Egyptiens ne formèrent pas un peuple uni, mais vécurent dans des établissements séparés, égrenés le long de l'immense rivière sinueuse, chacun possédant son chef de clan local. Durant toute cette période, les tribus indépendantes guerroyèrent entre elles, et parfois un chef plus puissant soumettait plusieurs de ses voisins ou bien plusieurs petits royaumes se fédéraient pour attaquer ou se défendre. Ainsi, graduellement, les principautés grandissaient, jusqu'au moment où l'Egypte fut divisée en deux royaumes seulement, celui de Haute Egypte et celui de Basse Egypte. Finalement le roi de Haute Egypte conquiert le Nord et fonda un Royaume unifié ⁽¹⁾. Ce roi, qui se nommait Narmer, et qui est aussi appelé Ménès, fut le fondateur de ce que les historiens appellent la Première Dynastie, qui commença vers 3200 av. J.C.

Remarquons incidemment que ces « Dynasties », comme on les appelle, ne sont pas nécessairement

(1) Néanmoins, le souvenir de cette division archaïque de l'Egypte en Royaumes de Haute et de Basse Egypte subsista longtemps après que le pays entier fut unifié. L'un des titres des pharaons était « Roi de la Haute et de la Basse Egypte ».

très exactes. Elles furent établies pour la première fois par un historien égyptien nommé Manétho, qui écrivit une histoire de l'Égypte en grec au quatrième siècle av. J.C. Manétho divisa les noms des Pharaons qu'il connaissait d'après d'anciennes annales, en trente maisons royales, mais ses groupements ne sont pas tous corrects. Néanmoins, les historiens modernes continuent à utiliser la liste de Manétho pour la commodité. Une liste des dynasties est donnée à la fin de cet ouvrage.

La période dont j'ai parlé, celle des petites guerres qui précèdent l'unification de l'Égypte, dura fort longtemps et se situe plus d'un millier d'années avant l'Égypte historique que nous connaissons par les annales écrites. Par exemple, pour le pharaon Toutankhamon, qui régna quelques quatorze siècles av. J.C., Ménès était aussi éloigné que Néron l'est pour nous. Toutefois, par les tombeaux archaïques de cette période, qui remonte à six mille ans, nous savons que la civilisation égyptienne était déjà très développée, les divisions du calendrier étaient connues et en vigueur, l'écriture était également utilisée et l'art de la poterie, de la bijouterie, l'orfèvrerie, la fabrication des armes, etc... avaient atteint un haut degré de développement. Nous appelons cette époque qui précède l'histoire écrite, la *Période Pré-Dynastique*. L'époque qui la suivit immédiatement, celle des deux premières dynasties, est appelée par les historiens *Période Archaïque* (3200-2780 av. J.C.) période de consolidation et de développement du royaume unifié. Avec l'accession de Zoser, le premier roi de la Troisième Dynastie (2780 av. J.C.), commence *l'Ancien Empire*, période des bâtisseurs de pyramides et dont ce livre traitera essentiellement.

La capitale originelle de Ménès, ou Narmer,

fut This, en Haute Egypte, mais durant ses campagnes contre la Basse Egypte, il utilisa comme base la ville de Memphis, qui se trouvait à environ seize kilomètres au sud du Caire actuel. Après le début de la Troisième Dynastie, ses successeurs régnèrent sur le royaume d'Egypte réuni depuis Memphis elle-même et, jusqu'à la fin de l'Ancien Empire (2780-2258 av. J.C.) Memphis demeura la capitale. Elle fut la résidence de puissants monarques comme Khufu (Chéops) qui bâtit la grande pyramide. Khephren son successeur, constructeur de la Seconde Pyramide, Menkauré, et de beaucoup d'autres rois encore. La ville elle-même s'étendait près de la rivière, et il en reste encore quelques vestiges. La nécropole principale ou cimetière des rois et de leurs nobles s'étendait sur le plateau désert de l'ouest qui s'appelle Saqqara (2).

Dans le second chapitre je parlerai des rois de la Troisième Dynastie ; l'un d'entre eux, Sekhem-Khet (« Puissant de corps ») semble être le constructeur de la pyramide que j'ai récemment découverte. Mais dans le présent chapitre je désire simplement donner un aperçu d'ensemble de la Nécropole de Saqqara elle-même, afin que les lecteurs puissent plus aisément se rendre compte du site géographique dans lequel se place la découverte, et décrire la pyramide de Nether-er-Ikhet (également appelé Zoser), le premier des rois de la Troisième Dynastie.

Pour tous ceux qui ont un sens de l'Antiquité, Saqqara est certainement un des sites les plus fascinants d'Egypte, et il est très regrettable que la plu-

(2) Le nom vient probablement du dieu Ptah-Soker-Osiris, patron de cette nécropole.

part des visiteurs qui vont chaque année admirer les pyramides de Guizeh ne fassent point le petit trajet supplémentaire de quelques kilomètres vers le sud pour aller visiter la nécropole bien plus vaste des rois memphites. Imaginons donc qu'après avoir contemplé la Grande Pyramide de Khufu et ses voisines, vous quittiez la grande route pour emprunter celle, plus petite, qui mène à Saqqara, en bordure du haut plateau désertique qui continue à s'étendre à votre droite.

Avançant en cahotant sur la route étroite, vous dépassez des groupes d'hommes travaillant dans les champs. Ici un paysan dirige une charrue traînée par deux bœufs ; là, un autre, en longue robe et turban blanc, se penche sur une pompe à eau primitive, utilisée pour élever l'eau d'un canal à l'autre. Les scènes que vous voyez ont à peine changé depuis les temps des constructeurs de pyramides ; en fait, vous pouvez encore voir des hauts-reliefs et des peintures dans les tombes de cette époque qui vous montrent des scènes similaires. La vallée du Nil, verte et plate, s'étend à votre gauche, tachée par le vert plus foncé des palmiers et, à l'horizon lointain, s'élèvent les falaises arides de la rive est, d'où les anciens bâtisseurs tiraient les blocs de pierres pour le revêtement des pyramides.

A présent, tournez vos regards dans la direction opposée, vers le plateau désert qui s'étend à votre droite, à quelques centaines de mètres seulement. Bientôt vous verrez pointer un groupe de pyramides, ce sont les pyramides d'Abousir, construites par quatre rois de la Cinquième Dynastie — Sahuré, Nieuserré, Neferirkaré et Nefer-ef-ré — et, avant qu'elles n'aient complètement disparu derrière vous, vous voyez la Pyramide à Degrés de Zoser s'élever, magnifique, au-dessus du rebord du plateau

à quelques kilomètres au sud. C'est là qu'est Saqqara, et si vous regardez un peu plus attentivement, vous apercevrez une petite tâche blanche sur l'extrême bord du plateau, c'est la maison où j'habite et travaille.

Au moment où la voiture tourne à droite pour traverser la vallée, la Pyramide à Degrés de Zoser est juste en face de vous, mais, vers la gauche, voilà que d'autres pyramides apparaissent, surgissant tels des géants de la brume, ce sont les pyramides imposantes de Snofru à Dashur, dont l'une est presque aussi grande que la pyramide de Khufu elle-même. Brusquement, vous avez dépassé la zone cultivée et les roues de la voiture roulent maintenant dans le sable meuble. Tout en grimpant le long de la route sinueuse vous apercevrez de profondes cavités et de hauts monticules de débris de poteries, ce sont les traces d'un siècle de fouilles. Car la nécropole de Saqqara est l'un des sites qui a été le plus fouillé de toute l'Égypte.

Vous sortez de la voiture ; vos pieds foulent des débris de maçonnerie et un vent très frais balaye les étendues de vagues de sable doré. Plus loin, vers l'ouest, s'étend le désert occidental, aussi stérile et vide qu'il l'a été du temps des Pharaons. Mais en face de vous, tout près, s'élève l'immense Pyramide à Degrés de Zoser, premier roi de la Troisième Dynastie, la plus ancienne construction de pierre, de taille monumentale, du monde.

Bien que le monument de Zoser domine Saqqara, il existe dans la région plusieurs autres tombes royales qui datent d'une période antérieure à celle de Zoser. Les plus anciennes sont les grands mastabas, ou tombes de la Première Dynastie récemment mis à jour par le Professeur Walter B. Emery, au nord de Saqqara. Ce sont d'immenses

constructions rectangulaires en briques crues, composées chacune d'une chambre mortuaire centrale entourée d'un grand nombre de plus petites salles qui étaient destinées à contenir des provisions pour la vie de l'au-delà. Il semble que les anciens Égyptiens de cette époque croyaient que la vie de l'au-delà se déroulait dans la tombe elle-même ou près d'elle, et cette tombe semble avoir été construite à l'imitation du palais royal.

Il semble que même les esclaves et les domestiques appartenant à la maison royale du monarque décédé l'accompagnaient dans sa mort, car, autour de certaines des tombes, Emery a trouvé un grand nombre de petites cellules contenant chacune des ossements humains. Cette coutume barbare, survivance de l'époque où les Égyptiens n'étaient pas encore civilisés, semble avoir été abandonnée peu après cette période ; les domestiques furent remplacés par des statuettes appelées *ushabtis* (« répondants ») qui, par un procédé de magie sympathique, étaient dotées des mêmes capacités que de véritables domestiques.

Plusieurs de ces tombes de la Première Dynastie ont été jusqu'ici excavées à Saqqara ; elles portent les noms des rois Hor-aha, Zer, Wadji, Wdimu et Ka-a.

Bien d'années auparavant, Sir Flinders Petrie avait découvert à Abydos, en Haute Égypte, des tombes portant les noms de ces mêmes rois, et l'on ne sait pas encore si ces rois ont été effectivement enterrés à Abydos ou à Saqqara. Toutefois, c'était la coutume en ce temps pour les rois, d'avoir deux tombeaux, l'un au Nord et l'autre au Sud, représentant ainsi son double titre de roi de la Haute et de la Basse Égypte. Le Prof. Emery pense que les rois de la Première Dynastie furent en fait enterrés

à Saqqara, les monuments d'Abydos ne seraient alors que des cénotaphes de ces rois.

Ces tombes ont été pillées dans l'antiquité, comme la plupart des sépulcres égyptiens, bien que l'on ait retrouvé des jarres en pierre et d'autres objets funéraires ainsi que des fragments de feuilles d'or qui, peut-être, recouvraient les murs de la salle centrale. Les murs en brique crue portaient également des traces prouvant qu'ils avaient été soumis à une chaleur intense, sans doute la tombe a-t-elle été incendiée soit par des ennemis du roi mort, soit par des occupants ultérieurs qui désiraient éloigner les esprits des morts afin d'utiliser les tombes pour leur propre usage. Cette pratique était courante dans l'ancienne Egypte.

Viennent ensuite, dans l'ordre chronologique, les tombes de la Seconde Dynastie, situées au sud-ouest de l'enceinte de la pyramide de Zoser. Seule l'infrastructure de ces tombes existe encore, la partie supérieure ayant été détruite, probablement par le roi Unis, quand il construisit son temple mortuaire. Des sceaux d'argile qui ont été retrouvés dans les galeries souterraines portent les noms de deux rois de la Seconde Dynastie : Ni-nether et Raneb, mais rien ne reste de leurs corps ni de leur équipement funéraire. A leur place, les galeries ont été remplies, à une date bien postérieure, par des centaines de momies, dont la plupart n'ont pas encore été enlevées. Au cours des trois mille ans pendant lesquels la nécropole fut utilisée sans interruption, les tombes pillées des morts anciens servirent souvent à de nouveaux occupants.

Jusqu'au début de la Troisième Dynastie, les anciens Egyptiens construisaient en briques crues, bien que, parfois, la chambre centrale fût revêtue de pierre, comme c'est par exemple le cas de la tom-

be du roi Kha Sekhemni à Abydos. Puis survint un de ces changements révolutionnaires qui apparaissent de temps en temps au cours de l'histoire du développement de l'humanité, changements qui, en quelques années, lui permettent de transformer son milieu et d'augmenter considérablement sa puissance. L'invention de la roue et celle de la machine à vapeur par exemple, marquent de telles étapes dans le développement de la civilisation. Dans le cas présent, ce fut l'invention de la construction en pierre. La tradition veut que l'homme qui fit faire ce grand pas en avant soit Imhotep, Architecte en Chef du Roi Zoser, généralement considéré comme le premier roi de la Troisième Dynastie⁽³⁾.

A cette époque, la réunion des royaumes de Haute et de Basse Egypte sous un commandement unique fut complétée et les rois gouvernèrent depuis Memphis. Imhotep fut révééré par les générations suivantes d'Egyptiens comme un dieu et les scribes versaient une libation en son honneur avant de commencer leur travail. Un grand nombre de sentences lui sont attribuées, qui demeurèrent dans la tradition et quand les Grecs vinrent en Egypte, ils identifièrent Imhotep avec Esculape, leur dieu de la médecine.

Et certes, Imhotep a dû être un homme d'un génie extraordinaire et sa Pyramide à degrés, premier grand monument en pierre au monde, frappe les imaginations sensibles encore plus que les Pyramides plus récentes et mieux connues de Khufu et Khafré.

(3) Bien qu'il n'y ait guère de preuve définie de la chose; la liste d'Abydos mentionne Neb-ka comme étant le premier roi !

« Ici vous assistez aux premiers pas de l'architecture, à la première tentative de construire en pierre dans les dimensions monumentales. Même aujourd'hui, après que des générations de pillleurs lui ont arraché son beau revêtement de calcaire et émoussé les arrêtes nettes et fines de ses degrés, le grand monument de Zoser vous remue encore le cœur ; non pas seulement la pyramide elle-même, mais le merveilleux ensemble de cours et de constructions qui, un jour, l'entourait » (4).

Etant donné que la nouvelle pyramide que j'ai découverte appartient au même type de pyramide que celle de Zoser, et, en fait, a pu être construite par l'un des membres de la famille de ce roi, je vais consacrer le reste de ce chapitre à expliquer comment ce genre de monument fut inventé et à quoi il servait.

Depuis les temps les plus reculés, les anciens Egyptiens apportaient le plus grand soin au bien-être de leurs morts dans la survie. Nous savons tous que les Egyptiens avaient coutume de momifier leurs morts, mais bien avant d'apprendre l'art d'embaumer, les corps des grands étaient ensevelis avec très grand soin et étaient entourés de meubles, d'ornements, d'armes, de nourriture et d'autres objets, qui, pensait-on, leur seraient nécessaires dans leur vie au-delà du tombeau.

Ainsi la religion égyptienne n'était-elle pas seulement pour les vivants mais aussi pour les morts. On pensait que les hommes continuaient à vivre après leur mort de la même façon à peu près qu'ils avaient vécu sur terre. Pour assurer cette survie, il était essentiel de préserver le corps de la corrup-

(4) Léonard Cottrell, *The lost Pharaohs*, London 1950.

tion. Le mort devait également connaître le rituel qui devait être observé pour s'adresser aux dieux et aux esprits de l'au-delà. Ce sont ces conditions qui donnèrent naissance à l'architecture funéraire, constructions qui devaient préserver le corps et l'équipement funéraire des dégradations du temps et du pillage. C'est pourquoi la chambre funéraire fut creusée de plus en plus profondément et l'on inventa toutes sortes de ruses pour bloquer son entrée et les galeries y menant. Pour permettre aux parents et aux prêtres de pratiquer le culte funéraire, on réserve également une place spéciale pour les offrandes, aussi près que possible de la *stèle* ou fausse porte qui permettrait au *Ka* ou double du mort de jouir de ces offrandes.

J'ai mentionné les énormes tombes en briques crues des rois de la Première Dynastie dans lesquelles il y avait une vaste chambre centrale entourée de nombreuses chambres plus petites. Plus tard, ce genre de tombe fit place à un autre type, où la chambre mortuaire et les chambres l'entourant furent creusées dans le roc, leur accès étant un puits profond. La partie du tombeau s'élevant au-dessus du sol se composait d'un édifice rectangulaire, habituellement en briques crues, mais plus tard en maçonnerie de pierre, dans lequel était aménagé une petite chambre entièrement murée, appelée *serdab*, qui renfermait une statue du mort, appelée la statue du *ka*. Les anciens Egyptiens semblent avoir cru que le *ka*, reconnaissant la statue qui était faite à la ressemblance du mort, pourrait l'habiter et recevoir les offrandes de nourriture qui étaient apportées à l'extérieur de la tombe ou dans une chambre attenante ; une fausse porte était aménagée à travers laquelle l'esprit pouvait passer et recevoir les offrandes.

Nous appelons ces sortes de tombes des *mastabas*, mot arabe qui signifie « banc », parce qu'elles ressemblent aux bancs en boue séchée qu'on voit souvent à la porte des habitations des paysans égyptiens.

La Pyramide à Degrès de Zoser vit le jour comme simple mastaba de pierre. Il y eut en fait cinq étapes dans sa construction. Tout d'abord, l'architecte du roi construisit un grand mastaba, très semblable à la tombe construite pour Zoser à Bet Khallaf, en Haute Egypte. Mais alors que cette dernière était rectangulaire et en briques crues, le mastaba de Saqqara était carré et fait de blocs de pierre. Durant le règne du roi, la construction fut agrandie sur les quatre côtés, mais comme les parties ajoutées étaient à un niveau plus bas, un degré fut ainsi formé (5).

A nouveau l'architecte modifia les plans, rendant la construction rectangulaire, mais, semble-t-il, son maître ou peut-être lui-même, n'en furent point encore satisfaits. Pour la quatrième fois, il agrandit la construction et fit alors ce qu'aucun constructeur de tombeaux n'avait fait jusque là : au-dessus du premier grand mastaba plat, il construisit une série de trois autres mastabas de tailles décroissantes : ainsi naquit la première Pyramide à Degrès, mère de toutes les pyramides d'Egypte. De toute évidence, le roi, ravi de cette innovation, décida de l'agrandir encore. Il fit augmenter à nouveau la base, jusqu'à ce qu'elle eût atteint 135 mètres par 125. Et, au-dessus du dernier degré, il fit élever six

(5) Il est important de se souvenir que ces tombes étaient construites *du vivant* de leur propriétaire et non après leur mort.

terrasses superposées, recouvertes de calcaire fin, tiré des carrières des collines de Toura et de Maassara, sur la rive opposée du fleuve. C'est cette construction, sans son revêtement de calcaire, qui fut enlevé à une époque très postérieure, que nous voyons aujourd'hui.

Il est à remarquer que l'édifice est rectangulaire et non carré, comme le furent les pyramides ultérieures.

Mais la pyramide n'était que le monument le plus important d'un immense ensemble de constructions en pierre. Dans les époques antérieures, les tombeaux des rois étaient entourés habituellement d'un mur, et les offrandes à l'esprit du monarque décédé étaient faites à l'intérieur de l'enceinte. Mais Imhotep alla beaucoup plus loin que cela. Il entoura sa pyramide à degrés d'un énorme mur d'enceinte, enfermant une superficie de 15 hectares (544 m. par 277), superficie cent fois plus étendue que celle du plus grand tombeau de brique de Nagada, qui fut longtemps attribué à Ménès. A l'intérieur de cette enceinte, il éleva un certain nombre de constructions, également revêtues d'une maçonnerie de calcaire fin, qui n'ont pas leur pareilles dans le reste de l'Égypte. Il semble que certaines de ces constructions étaient en connexion avec la coutume que l'on appelait le *Festival-Sed*, qui était d'origine très ancienne. A une époque très reculée, les anciens rois étaient probablement mis à mort après avoir régné un certain nombre d'années. Cela concorderait avec des coutumes similaires que l'on trouve encore dans certaines tribus primitives. La fertilité de la terre et la prospérité de l'Égypte et de son peuple dépendaient de la vigueur du roi qui les gouvernait. Quand ses forces commençaient à décliner avec l'âge, le monarque était exécuté en

grande cérémonie et un nouveau roi prenait sa place. Cela pouvait se produire après un règne de trente ans environ.

Avec le développement de la civilisation, cette coutume fut abandonnée en faveur d'une cérémonie mi-religieuse, mi-magique, au cours de laquelle la royauté était rituellement renouvelée. On sait peu de chose sur le détail de cette cérémonie, mais un des épisodes semble avoir consisté en offrandes aux dieux du Royaume du Nord et aux dieux du Royaume du Sud, après quoi le roi était recouronné. Il existe également un curieux haut relief sur les murs de l'une des galeries souterraines qui se trouvent sous l'enceinte de la pyramide et qui représente le Roi Zoser, portant la Double Couronne, dans une attitude de course. On a supposé que la cérémonie comprenait un épisode où le roi effectuait une course rituelle qui éprouvait en quelque sorte sa vitalité. J'aurais à revenir sur cette cérémonie dans des chapitres ultérieurs.

Le point intéressant est que toutes ces constructions qui s'élèvent tout le long de l'enceinte de la Pyramide à Degrés, semblent être des constructions uniquement symboliques, destinées à être utilisées par le roi pour son bien-être dans l'autre vie. Il est possible par conséquent, que les anciens Egyptiens croyaient que la nécessité d'un renouvellement périodique et d'une reconsécration, existerait même après la mort du roi, cycle indéfini de mort et de résurrection.

Cependant, bien que l'on ait avancé de nombreuses théories pour expliquer le but de ce festival de jubilé, les faits dont on dispose sont maigres, et il en est de même pour les coutûmes funéraires égyptiennes de ces périodes reculées, aurore de l'histoire dynastique de l'Égypte. Par exemple, il

y a ce fait curieux des tombeaux multiples construits par plusieurs rois de ces périodes reculées. Zoser construisit en plus de sa Pyramide à Degrés un grand mastaba à Bet Khallaf. Aha construisit un tombeau à Abydos, mais il existe un grand mastaba portant son nom à Saqqara. Snofru, le premier roi de la Quatrième Dynastie, compléta à Meidûm une pyramide qui fut peut-être commencée par son prédécesseur Huni, mais il a deux énormes pyramides à Dahshur qui portent également son nom. On pourrait citer d'autres exemples encore. En fait, toute l'histoire de cette période reculée abonde en mystères non encore élucidés. On sait beaucoup moins sur cette période que, par exemple, sur la Dix-Huitième Dynastie, l'époque de Tutankhamon ; et c'est là une des raisons qui m'ont attiré vers cette période, et pourquoi la découverte de la nouvelle pyramide de cette époque a éveillé tant d'intérêt parmi les égyptologues.

Pour en revenir à la Pyramide à Degrés de Zoser, la véritable chambre sépulcrale du roi ne se trouvait pas dans la structure même de la pyramide, mais creusée dans le roc en dessous. Imhotep forma un puits carré de 7 mètres de côté sur 30 mètres de profondeur en bas duquel fut construite la chambre mortuaire en blocs de granit d'Assouan de Haute Egypte. On pratiqua un trou dans le toit de cette pièce pour permettre d'introduire la momie. Ce trou fut ensuite scellé par un bouchon massif de granit pesant trois tonnes et demie. L'accès à ce puits se trouvait à une distance considérable, vers le nord, au delà des limites extérieures de la pyramide elle-même ; commençant par être une tranchée peu profonde, la galerie plonge sous terre et aboutit au puits. Plus tard, cette galerie fut comblée de maçonnerie grossière, ainsi que le puits lui-

même, au-dessus du toit de granit de la chambre mortuaire.

Mais le grand puits central n'est que le centre d'un labyrinthe de galeries souterraines qui rayonnent depuis ce puits vers l'est, le sud et l'ouest. Les murs de certaines de ces galeries étaient recouverts de carreaux de faïence bleue, sans doute pour imiter les nattes de roseaux qui probablement servaient de murs de cloison dans le palais du roi. Avec leurs tournants et leurs bifurcations déroutants, ces galeries, véritables devinettes criblent le roc comme un immense terrier de lapin. Elles mènent vers de nombreuses chambres servant de magasins, dans lesquelles on trouva des milliers de vases et de bols en pierre, dont certains en albâtre, un grand nombre en roche de porphyre, d'une exécution magnifique ; sur certains d'entre eux était inscrit le nom de Zoser, sur d'autres, ceux de ses prédécesseurs. Dans l'Égypte ancienne, la monnaie n'existant pas, la richesse s'exprimait en nature, en grains, en huile et autres provisions, à part l'or et les pierres semi-précieuses. Tout a été volé par des pilliers de tombes, il y a des milliers d'années ; mais cette collection formidable de vases de pierre qui demeure, est une preuve éloquente de la puissance du roi qui disposait des ressources d'une Égypte unifiée.

Le long de la face est du mastaba originel construit par Imhotep, un certain nombre de puits de plus de 30 mètres de profondeur ont été forés, chacun d'eux aboutissait à une longue galerie horizontale dirigée d'est en ouest. Ces galeries étaient de toute évidence destinées aux tombeaux et au mobilier funéraire de la reine et des autres membres de la famille royale. A l'intérieur de certaines de ces galeries, Firth et Quibell trouvèrent des sar-

cophages d'albâtre et des socles sur lesquels d'autres sarcophages avaient dû reposer. Mais ils avaient tous été pillés.

Il devint bientôt nécessaire d'incorporer ces galeries de l'est à l'infrastructure principale de la pyramide, et cela semble bien être la raison pour laquelle le mastaba fut agrandi vers l'est. Jusque là, la construction qui était relativement peu élevée n'était pas visible au delà des murs de l'enceinte extérieure, qui avaient dix mètres de haut. Il semble que ce soit alors que l'imagination géniale d'Imhotep lui suggéra d'élever l'édifice par la construction d'une série de degrés ou terrasses en retrait les unes par rapport aux autres, visibles à distance, dominant le paysage comme Zoser dominait son royaume.

Il est intéressant de rapporter ici certaines des théories qui ont été formulées pour expliquer la forme pyramidale donnée à ces immenses tombeaux. Pourquoi a-t-on choisi cette forme? L'idée serait-elle née par hasard, au cours de la transformation du mastaba en pyramide à degrés? Ou bien la pyramide revêtait-elle quelque signification religieuse? D'ingénieuses solutions ont été proposées. Par exemple, le grand savant américain, Prof. J. H. Breasted a déclaré: « La forme pyramidale des tombeaux royaux revêtait la plus haute signification sacrée. Le roi était enterré sous le symbole du Dieu-Soleil, dont l'effigie se trouvait dans le saint des saints du Temple du Soleil à Héliopolis, où il se manifestait habituellement sous la forme d'un phénix; et quand, pareille à une montagne, la pyramide s'éleva au-dessus du sépulcre royal, dominant la cité royale à ses pieds et la vallée au delà sur nombre de kilomètres, ce fut l'objet le plus élevé de toute

la région qui saluait le Dieu-Soleil, dont les rayons matinaux scintillaient sur le sommet brillant, bien avant de chasser les ombres des demeures des humbles mortels situées en bas » (6).

Conception élevée et pleine d'imagination ; mais est-elle exacte ? Si, comme Breasted le suggère, la pyramide était une copie d'un symbole religieux du Dieu-Soleil, gardé dans le temple, il s'en suivrait que ce symbole était également en forme de pyramide. M. I.E.S. Edwards, dans son excellent livre, *The Pyramids of Egypt*, ajoute une réflexion intéressante :

« On peut observer parfois, par un jour nuageux d'hiver, à Guizeh, tard dans l'après-midi, un spectacle remarquable. Lorsque, de la route menant à Saqqara, vous regardez vers l'ouest, vers le plateau de la pyramide, vous verrez parfois les rayons du soleil s'évaser vers le bas, à travers une trouée des nuages, formant un angle à peu près semblable à celui des côtés de la Grande Pyramide. Ce spectacle donne l'impression que l'on voit là, côte à côte, le prototype immatériel et la réplique matérielle » (7).

Edwards fait remarquer également que dans les Textes des Pyramides, trouvés gravés sur les murs des galeries et des chambres des pyramides des Cinquième et Sixième Dynasties, il existe des passages qui indiquent que la pyramide a pu être considérée comme étant une « échelle menant au ciel ». Par exemple, le *Fragment 508* de ces textes s'énonce ainsi :

(6) J. H. Breasted, *The Development of Religion and Thought in Ancient Egypt*, p. 72.

(7) I.E.S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Londres, 1954, P. 234.

« J'ai gravi tes rayons comme une rampe sous mes pieds, par laquelle je m'élève jusqu'à ma mère Uroeus (8) vivante sur le front de Ré. »

Et voici un autre fragment, le No. 523, qui dit :

« Les cieux ont renforcé pour toi les rayons du soleil afin que tu puisses t'élever au ciel comme l'œil de Ré. »

Mais ces textes signifient-ils que la pyramide était considérée comme une échelle matérielle s'élevant au ciel? Je ne le pense pas. A mon sens, les Textes des Pyramides font allusion à une échelle immatérielle, par exemple, la fumée de l'encens, la poussière, etc... En construisant sa pyramide à degrés, Zoser a pu simplement vouloir élever un monument qui soit plus élevé que tous ceux de ses prédécesseurs, symbolisant la *Colline primordiale*, hauteur s'élevant au-dessus des *Eaux primordiales* à l'origine de la création. Dans tous les cas, comme nous le verrons plus tard, la Pyramide à Degrés ne fut qu'une forme transitoire, qui devait faire place à la véritable pyramide, qui demeura la forme adoptée aussi longtemps que les monuments de ce genre furent édifiés en Egypte.

Deux mille ans après la construction de la Pyramide à Degrés, les Pharaons régnaient à Saïs, dans le Delta. Il semble qu'il y ait eu alors une sorte de Renaissance, au cours de laquelle les monuments du *Vieil Empire*, qui avaient été négligés et pillés durant des siècles, éveillèrent un intérêt nouveau. Certains d'entre eux furent déblayés et réparés et l'art antique fut méticuleusement copié et imité. C'est au cours de cette période que les

(8) Le symbole du serpent signifiant la domination sur la Basse Egypte.

Saïtes s'intéressèrent à la Pyramide de Zoser. Ne pouvant ou ne voulant pénétrer dans la pyramide par l'entrée originelle du nord, ils creusèrent une nouvelle galerie au-dessous de l'édifice, au sud. Ils tombèrent sur le grand puits et le déblayèrent jusqu'au plafond de la chambre mortuaire. C'est par cette galerie relativement récente (qui date de 2700 ans seulement), que, de nos jours, le visiteur pénètre dans la pyramide pour voir le puits et le toit de la chambre mortuaire.

Vous descendez doucement le long de cette galerie inclinée, faiblement éclairée, jusqu'à ce que soudain elle s'arrête, et là, loin au dessous, baille l'immense puits central. Au-dessus du plafond sombre, où nichent des chauves-souris, s'élève l'énorme masse de la pyramide. A vos pieds, à la base du puits, bée, dans le toit de granit l'ouverture de la chambre mortuaire, éclairée par en dessous par une lampe invisible. Le bouchon de granit git près de l'ouverture. Mais la chambre est vide. Presque certainement elle avait déjà été pillée quand les Saïtes la découvrirent, il y a environ trois mille ans de cela. Quand Firth y pénétra, tout ce qu'il y trouva fut un os humain appartenant à la jambe, peut-être était-ce là tout ce qui restait du grand roi. Sir Thomas Brown a écrit : « To be pyramidally extent, is a fallacy in duration ».

A l'extérieur, sur la face nord de la pyramide, se trouve la petite chambre murée ou *serdab*, où Firth trouva la fameuse statue assise de Zoser, qui se trouve actuellement au Musée du Caire. On a mis à sa place une copie de la statue et ses yeux de pierre continuent toujours à regarder par deux étroites ouvertures pratiquées dans le mur, comme si le roi attendait les offrandes que les prêtres lui apportaient quelques cinq mille ans auparavant.

Dans l'enceinte fermée par un mur, on trouve les restes des constructions, dont certaines ont été restaurées partiellement, qui étaient destinées au *ka* du roi dans son existence de l'au-delà. Pendant la cérémonie du *Festival Sed*, il semble que le roi était identifié à Osiris, le roi des morts, qui avait été assassiné et puis était ressuscité pour vivre éternellement. De même, le roi déifié s'attendait à ce que sa vie soit renouvelée perpétuellement. Son monument de calcaire blanc étincelant, s'élevant au-dessus de la haute enceinte des murs, serait là pour rappeler toujours à son peuple que leur souverain devenu dieu, régnait pour l'éternité.

Si j'ai décrit la Pyramide à Degrés de Zoser assez longuement, c'est que les lecteurs familiarisés avec son histoire et sa structure, seront plus à même d'apprécier la signification de la pyramide nouvellement découverte, qui fut construite par un des successeurs du grand roi. Certains détails architecturaux méritent d'être retenus, car ils ont un rapport direct avec l'histoire qui suit.

Tout d'abord, il y a ce qu'on appelle la Tombe Sud de Zoser, qui a rendu perplexes bien d'égyptologues et qui demeure jusqu'à présent, en quelque sorte un mystère. Sous le mur d'enceinte sud, il y a un puits profond qui descend dans le roc et qui mène à une deuxième tombe, assez semblable à celle qui se trouve sous la pyramide elle-même. Elle consiste en un grand fossé de 7 mètres de côtés et de 30 mètres de profondeur, les mêmes dimensions que celles du puits se trouvant sous la pyramide. Comme dans le caveau de la pyramide, il y a une chambre de granit au fond, mais plus petite, trop petite pour avoir pu contenir un corps. Cependant, le nom du roi est inscrit sur les murs des galeries avec quelques fort beaux hauts reliefs qui

le dépeignent prenant part aux cérémonies du « heb-sed ». Dans ces galeries, comme dans celles qui sont sous la pyramide, une partie des murs est recouverte de carreaux de faïence bleue, à l'imitation de nattes de roseaux.

Pourquoi a-t-on creusé cette seconde tombe, si c'est bien là une tombe ? Certains archéologues ont supposé qu'elle était destinée à contenir les vases canopes, les quatre vases sacrés qui contenaient les viscères du roi, qui étaient retirés pendant l'embaumement. Mais aucun vase n'y a été trouvé, il n'y a donc aucune preuve pour ou contre cette théorie. Mais il y a une autre possibilité qui m'a été suggérée par des découvertes faites dans la nouvelle pyramide et que je discuterai dans un chapitre ultérieur.

Ensuite, il y a le magnifique ensemble de constructions à l'intérieur de l'enceinte externe, constructions qui nous permettent d'observer les premiers débuts de l'art de construire en pierre. Il y a la cour du « Festival-sed » que j'ai déjà mentionnée, une longue cour rectangulaire située au sud-est de la pyramide, avec des restes de chapelles, chacune dotée d'une fausse porte menant à une petite chambre d'offrande. Du côté sud de la cour du « heb-sed », deux rangées de marches mènent à une grande plateforme de pierre, sur laquelle devait peut-être se trouver une représentation des deux trônes de la Haute et de la Basse Egypte.

Au sud de cette cour s'étend la colonnade d'entrée dont le début est flanqué de tours avançant hors du mur d'enceinte extérieur. Cette colonnade est longue et étroite, bordée de deux rangs de colonnes engagées et cannelées, dont la partie supérieure et le toit ont été restaurés récemment. Les colonnes sont « fasciculées » et elles semblent avoir

imité des colonnes en bois, qui elles-mêmes ont pu être copiées de supports faits de tiges de roseaux liées ensemble. Là encore, à chaque extrémité de la colonnade, nous trouvons des portes symboliques en pierre, faites à l'imitation de portes en bois ; tous les détails, jusqu'aux extrémités des barres de traverse sur lesquelles les panneaux de bois étaient cloués, sont fidèlement reproduits sur la pierre. C'est là une preuve encore, si d'autres n'en existaient déjà, que nous sommes en présence des premières tentatives de construction en pierre. A cette époque les lois de la construction en pierre ne s'étaient pas encore imposées d'elles-mêmes et par conséquent, les formes antérieures de construction en un autre matériau, le bois, étaient servilement copiées.

Il existe de nombreuses autres bâtisses dans l'enceinte, mais je n'ai pas l'intention de les décrire ici, étant donné que les lecteurs qui s'y intéressent peuvent trouver toute l'information voulue dans les travaux de Firth, de Quibell, de Lauer et d'autres autorités en la matière⁽⁹⁾. Je mentionne ces exemples uniquement parce qu'ils ont un rapport direct avec les nouvelles découvertes. Il y a encore deux autres aspects du monument de Zoser sur lesquels je désire attirer l'attention.

Tout d'abord, le grand mur de clôture, qui avait à l'origine 10 mètres de haut et qui était décoré de redans et divisé en pannels à l'imitation de la structure des murs primitifs en brique crue. L'intérieur en était de maçonnerie brute, mais le revêtement, de petits blocs de calcaire blanc et lisse très habilement assemblés, comme la pyramide elle-même.

(9) Cf. M. Firth et J.E. Quibell, *The Step Pyramid*, Le Caire, 1935.

Les gens admirent souvent l'assemblage parfait de la face extérieure de ces pierres, mais en réalité, cette perfection n'existe qu'en surface. Contrairement aux grands blocs utilisés dans le revêtement des pyramides plus récentes, l'assemblage n'est pas parfait dans toute la profondeur des blocs. Ce grand mur, qui, lorsqu'il avait toute sa hauteur a dû constituer un spectacle magnifique, a peut-être copié les Murs Blancs de Memphis qui sont mentionnés dans des textes anciens. Quatorze portails symboliques à double battants sont distribués irrégulièrement entre les bastions (ou redans).

La seconde particularité architecturale à retenir est la structure interne de la Pyramide à Degrés elle-même. Elle est composée de lits indépendants de maçonnerie, inclinés vers l'intérieur selon un angle de soixante-quatorze degrés et appuyés à un massif central de maçonnerie brute. Cet agencement était destiné à augmenter la solidité de l'édifice. En fait, toutes les pyramides, mêmes les pyramides vraies de Khufu, Khafré et des autres rois moins anciens, ont été construites de cette façon. Il y a cependant une différence entre les lits de pierre de la première pyramide à degrés et ceux des pyramides des époques suivantes. Dans une pyramide à degrés, les couches de pierres sont placées *à angle droit avec la face externe*, c'est-à-dire avec l'angle d'inclinaison des couches sur le massif central. Dans les autres pyramides, que nous appelons les pyramides « vraies », leurs côtés étant droits et non point à degrés, les couches furent placées *horizontalement*.

Les pyramides à degrés sont caractéristiques de la Troisième Dynastie, et des constructions similaires, mais en beaucoup plus mauvais état de conservation que celle de Zoser existent à Zawiyet

el Erian, entre Gizeh et Saqqarah, à Meidûm, où l'un des rois, probablement Huni, commença à construire une pyramide à degrés qui fut plus tard terminée par Snofru et transformée en une pyramide vraie, à Sila, dans le Fayoum, à Zawiyat el Mayyitin, en Moyenne Egypte, à Nabt et à Kula, tous deux en Haute Egypte.

(à suivre)

Zakaria Ghoneim

Ainsi finit la cavalcade

« *Abandonnes ta démarche altièrè :
Tu ne transperceras pas la terre,
Ni n'atteindras la cime des monts.* »

Le 1er Juin.

Mais où est donc ce temps où je me pavanais pompeusement?... Et il y avait de quoi! J'étais tellement fort qu'en frappant le sol de mes sabots je croyais pouvoir le défoncer. J'aspirais l'air à pleins naseaux, j'élevais fièrement la tête vers le ciel et je m'imaginai aussi haut que les montagnes. Qu'est-ce qui aurait pu m'empêcher de prendre des attitudes de matamore quand je sentais que j'aurais été capable de fendre la dure et d'atteindre les sommets les plus inaccessibles?

Qui aurait cru qu'au terme de mon séjour sur terre je me trouverais dans un coin obscur de cette écurie horrible et sale, parmi les spécimens les plus déshérités de ma race, éclopés et bancals. Lorsque je récapitule les évènements

N.D.L.R. — Youssef el Sebâï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

de ma vie passée, je ne puis croire que je sois celui qui — un jour — fut ce que j'étais. C'est inouï ; comment ai-je pu supporter ce destin et accepter cette déchéance !

Je me souviens encore du temps de ma naissance au milieu des splendeurs et du luxe. Je me rappelle la joie que les gens avaient ressentie à ma venue au monde, les égards et les prévenances qu'ils avaient eus pour moi. Ne m'attendaient-ils pas comme un être prédestiné ? Je devais connaître par la suite le secret de cet empressement, de ces soins dont on m'entourait sans cesse : j'étais le rejeton d'un noble père et d'une mère aussi noble. Mon père était en effet un des plus beaux spécimens de la race chevaline, et l'un des plus célèbres. Les origines de ma mère étaient, de même, fort distinguées, et elle était également issue d'une fameuse lignée. De leur union — aux dires des connaisseurs — devait résulter une vraie merveille de cheval, et je fus en effet un cheval merveilleux.

Je me souviens encore du temps où, tout jeune, je sommeillais auprès de ma mère, ... et il fallait voir quelle belle blonde c'était ! Elle me faisait des caresses et me chuchotait des expressions d'amour maternel entrecoupées de conseils, de sa voix la plus tendre. Elle me mettait alors en garde contre les hommes. Elle m'étonnait beaucoup en vérité et je la soupçonnais d'ingratitude ; car ces hommes étaient gentils et pleins d'attention. Ils étaient toujours à nos petits soins, à tel point que j'en venais à me demander ce que nous serions devenus sans eux ; qui nous aurait fourni la nourriture, voire la boisson ? Mais ma mère ne cessa de me

prévenir que l'homme était rusé et lâche, égoïste et avide de richesses. Il ne donnait jamais avant qu'il ne s'assurât qu'il retirerait un bien plus gros avantage par la suite. Décidément ma mère avait une fort mauvaise opinion des humains : elle ne les mentionnait jamais sans les couvrir de sa haine et de son dégoût. En son for intérieur, elle devait souffrir d'une blessure qui devenait plus douloureuse chaque fois qu'elle voyait ou se rappelait n'importe quel homme.

C'est seulement bien plus tard que je connus la cause de son aversion, lorsqu'elle m'apprit que tous les siens avaient péri de la main des hommes. Un jour, les yeux pleins de larmes, elle me raconta comment elle se réveilla un matin — durant sa jeunesse — et découvrit que sa mère avait disparu. Elle voulut s'informer auprès des autres chevaux de l'écurie, mais elle ne les trouva nulle part. La solitude la terrifia. Prise de panique, elle s'épuisa en vaines recherches. Finalement elle rencontra un vieux cheval malade, le questionna et apprit que les chevaux étaient tous partis. « Partis où ? » avait-elle dit aussitôt. Et le vieux cheval de répondre d'une voix cassée par la douleur :

— Les hommes les ont emportés ; ils leur servent, à cette heure-ci, de monture sur les champs de bataille.

— Les champs de bataille ?

— Eh oui ! Tu es peut-être trop jeune pour savoir que les hommes ont l'habitude de s'entretuer. Ils ne manquent pas de prétextes quand il leur semble propice de lutter les uns contre les autres. Ils se munissent alors de leurs armes et courent vers les champs de bataille. Certains en

reviennent blessés, mutilés, défigurés ; d'autres ne retournent plus jamais.

— Mais nous, que nous importe si les hommes désirent s'entre-massacrer ?

— Ils ont pensé qu'ils pourraient nous utiliser comme monture et pour transporter leurs armes et munitions. Ils nous lancent alors dans la mêlée pour que nous les aidions à accomplir leurs gestes de folie destructrice.

A ces mots, ma mère, jeune et inexpérimentée comme elle l'était, avait hoché la tête, peu convaincue. Ce vieux cheval serait-il en train de divaguer ? Mais elle ne tarda pas à s'assurer qu'il disait vrai, et depuis ce jour son cœur s'était rempli de haine pour les hommes et leurs méfaits. Le temps ne fit que renforcer ce sentiment de répugnance. Elle était également indignée de voir les hommes imposer leur domination sur des êtres beaucoup plus sages et plus sensés qu'eux-mêmes. « Tels qu'ils sont », pensait-elle, « que nous leur servions de monture est en vérité chose indigne ; le contraire eut été plus équitable, plus raisonnable ! »

Elle me conjurait de ne point juger ces gens-là sur les apparences. Toutes ces machines, tous ces appareils, toutes ces inventions ne sont que trompe-l'œil. Ils ont bientôt fait de tout démolir, de tout ruiner, pour retomber à nouveau dans le chaos où ils ont débuté. N'est-ce point là une preuve de la folie des hommes malgré toutes leurs manifestations d'intelligence et de génie ? Démolir de la main gauche ce qu'ils construisent de la droite, n'est-ce point signe de démence ?

Tous ces sermons finirent par m'épouvanter. Je craignis qu'une nouvelle attaque de folie

ne puisse entraîner une guerre dont nos maîtres nous feraient subir tous les outrages. Mais ma mère me tranquillisa : les hommes n'ont plus besoin de nous ; nous ne sommes plus en mesure de les servir dans leurs aventures meurtrières car ils se sont maintenant construits des forteresses mobiles faites d'acier. Ils ont pensé pouvoir s'en servir sans coup férir mais, à l'accoutumée, ils ont montré une fois de plus une bonne dose de stupidité. Qu'ils aillent à pied, à cheval ou juchés sur des machines infernales, leurs pertes n'ont pas changé.

Je ne devais pas demeurer bien longtemps auprès de ma mère. On nous sépara en effet et je ne la vis désormais que fort rarement. C'est alors que je commençai ma route dans la vie tout seul, plein d'énergie et d'espoir comme je l'étais à cet âge. L'homme ne m'intimidait point. Bien au contraire, il prenait grand soin de moi, veillait sur ma santé, se sacrifiant même parfois pour que je puisse avoir ce dont lui-même se privait. A ce régime, les conseils de ma mère commençaient à vaciller dans ma mémoire.

Puis un jour, arriva ce qui doit sans doute affecter tout cheval, voire tout être vivant à un moment ou l'autre de l'existence : l'amour. Quand je la vis pour la première fois, je fus frappé par l'éclat de sa robe dorée. Une tâche blanche gantait son jarret nerveux. Sa tête était menue, son profil droit et rehaussé de blanc immaculé. J'admirai sa crinière d'or que le vent faisait retomber sur son cou élancé, son corps aux rotondités harmonieuses, sa queue soignée et bien peignée. Et ce qui devait advenir advint. J'en tombai amoureux sans

m'en défendre aucunement. Pourquoi me serais-je refusé le plaisir d'aimer et de me laisser vivre? Toutes les fois que je l'apercevais ou que la brise me renvoyait son arôme, je me mettais à hennir avec force, et tout mon sang bouillonnait dans mes veines. Je me précipitais alors vers elle sans crier gare, laissant tout derrière moi, même les aliments les plus alléchants.

Je sentais qu'elle me rendait la pareille, car les réactions du sexe faible ne m'échappent guère. Malgré certains de ses prétendus signes d'impatience allant jusqu'aux ruades, j'étais sûr que tout ceci n'était que coquetterie féminine. Quant à ses ruades, elles ne me frappaient pas outre mesure. « Au fond », me disais-je, « qui aime bien châtie bien ».

Les jours passaient et nous filions toujours le parfait amour. Tout me semblait beau; j'avais désormais pleine confiance dans l'avenir, les gens, l'univers entier. Il me semblait qu'il n'y aurait jamais plus ni soucis, ni misères, ni peines.

Toutefois je ne tardai pas à m'apercevoir que la belle médaille avait un revers: je fus offert à la vente. Je compris à cet instant même que tous les soins dont les hommes m'avaient comblé n'étaient point désintéressés: ils en attendaient un prix mirobolant. Ma douleur ne provenait pas du fait que j'allais être vendu — un patron en vaut un autre — mais elle était due au déchirement que me causait mon transfert loin de ma bien-aimée.

Dans le silence, nous exprimâmes par l'échange d'un regard plein de tristesse toutes les sensations de douleur qui précèdent les adieux. Je partis le cœur gros, bien gros car je

n'avais pas encore appris à subir les coups durs de la vie.

Je commençai une nouvelle existence dans un monde nouveau. Je fus vite rassuré sur mon sort : on me traitait toujours avec égards, avec considération. En fait, il me sembla que j'étais encore mieux soigné que chez mes anciens propriétaires. Je ne tardai pas à comprendre que l'on me destinait aux courses. J'en fus heureux ; ma force me remplissait d'espoir et de confiance. « Peut-être bien que mes victoires me feront oublier mes peines d'amour », m'étais-je dit.

Très ému, je foulai pour la première fois la piste du champ des courses. J'étais inquiet, mais une fois l'épreuve commencée, je m'élançai comme une flèche, crinière au vent, mes naseaux bloqués par l'air qui pénétrait dans mes poumons puissants. Enfin voilà l'arrivée, et mon cavalier de me saisir par le cou et de me couvrir de baisers. Les turfistes couraient vers moi. Je compris que c'était ma première victoire.

Désormais je menai une vie faite de triomphe et de gloire. De succès en succès, je me sentais plein de la joie de vivre. Mais un jour, pendant que j'étais à la tête du peloton, je remarquai que mon cavalier tirait violemment sur ma bride. Stupéfait, je fis des efforts violents, mais les autres chevaux m'avaient devancé et je fus battu. Vaincu pour la première fois, et non par ma faute, n'arrivant pas à comprendre pourquoi le jockey avait freiné mon élan, je m'abandonnai au désespoir le plus profond. Je devais apprendre par la suite que c'était une vile tricherie à laquelle ont recours des gens

sans conscience pour en retirer un gain malhonnête.

Depuis ce jour je ne remportai pas une seule victoire ; j'étais furieux contre les courses et les hommes. Je me mis à broyer du noir ; le souvenir de mon premier amour me hanta sans cesse, moi qui avais commencé à l'oublier. Peu à peu, mes patrons me négligèrent ; ils ne me dorlotaient plus comme auparavant. Puis soudain, je compris toute l'étendue de l'hypocrisie de ces hommes ; j'en saisis le sens entier lorsque je fus atteint d'une faiblesse à la jambe qui m'obligea à boiter. Étranges, ces humains, en vérité : ils n'ont aucune reconnaissance pour ce que vous avez fait pour eux. Une fois que vous ne pouvez plus leur être utile, ils vous laissent tomber comme un fer à cheval usé. Tout l'argent et toute la gloire que je leur avais rapportés, tout cela n'avait plus aucune valeur à leurs yeux. Ils m'ont pris tout ce qu'ils pouvaient prendre puis m'ont rejeté, délaissé, abandonné.

On me vendit : quelle déchéance ! Mon premier changement d'adresse m'avait apporté la gloire et la dignité, mon second brisa mes forces et m'avilit. Autant je fus fort et plein de vie, autant je me sentis vidé, désespéré.

Une fois la vente conclue, je me rendis à mon nouveau poste. Voisinant avec un compagnon minable et épuisé, je dois maintenant tirer un fiacre.

Le 4 Juin.

« Grandeur et Décadence ».

Si nous avions — nous les chevaux — des cartes de visite comme les hommes, je n'aurais

écrit rien d'autre que ces mots-là sur la mienne, car ils me dépeignent fort bien.

Ce corps musclé, jadis aussi rapide que le vent arrivait à peine à tirer maintenant ce fiacre vétuste se dandinant d'un côté et de l'autre. Ce corps, qui fut un régal pour les yeux, faisait à présent pitié à voir. Comme la vie est trompeuse, perfide, cruelle !

Dans le temps je m'indignais qu'on mette des œillères à la têtière des chevaux de trait. Je plaignais ces pauvres êtres dont on limitait si cruellement le champ de vision. Je sais maintenant combien utiles sont ces pièces de cuir. Si l'homme pouvait ressentir quelque pitié pour lui-même, il s'en collerait sur les tempes pour ne plus voir les horreurs qu'il croise à droite et à gauche. Croyez-moi, la vie contient plus de laideur que de beauté, et si beauté et laideur étaient également cachées aux regards, nul ne s'en trouverait plus mal.

Je commence à m'habituer à mon nouveau métier : on s'habitue à tout. Que peut-on faire d'autre ? Bon gré, mal gré, il faut bien s'y résigner. Il m'arrive même parfois de trouver quelque plaisir à déambuler le long des rues, flanqué de mon compagnon d'infortune, image vivante de la patience et de la résignation. Souvent nous entamons une conversation ; nous partageons ainsi nos douleurs et nos chagrins. Tout d'un coup — et sans cause apparente — le cocher fait claquer son fouet : brusque silence, et puis notre dialogue reprend. Rien ne me plaît davantage chez ce cocher que sa fierté et l'orgueil qu'il tire de sa carriole et de ses chevaux. Il roule le long des rues avec l'air de quelqu'un faisant le tour de sa propriété. Le commun du

peuple qu'il croise — pour lui, des intrus — ne mérite que son mépris.

Le 6 Juin.

Mon copain d'écurie me fait savoir qu'il est souffrant ; il sent sa fin prochaine. Il souhaiterait tant que le patron puisse lui laisser reposer son corps endolori. Je fais de mon mieux pour lui remonter le moral.

Le 7 Juin.

Le cocher n'a pas voulu permettre à mon compagnon de rester couché. J'étais pourtant disposé à tirer la voiture tout seul pour donner à ce pauvre moribond un peu de repos. Inutile ! Nous nous sommes mis en route mais le malheureux n'a pas tardé à s'affaïsser : il est mort sur le coup. Dieu seul sait qui sont les plus à plaindre : ceux qui s'en vont ou ceux qui demeurent.

Le 8 Juin.

Le patron a dû acheter un remplaçant ou plutôt une remplaçante. Elle est vieille, desséchée, émaciée. Elle n'a que la peau sur les os... Mais elle a une tâche blanche à une jambe. Elle a aussi des vestiges d'une beauté hélas évanouie. Il y a également quelque chose dans son regard, comme un indice que dans son cœur brûle encore une flamme, la flamme du souvenir. Oui, je viens de découvrir tout cela, de découvrir que c'est bien elle — oui bien elle — ma bien-aimée des jours heureux d'antan, celle qui me fit tant rêver dans ma jeunesse.

Je l'ai regardée sans mot dire, et malgré ses traits fânés, j'ai lu dans son regard toute

la passion et tout l'amour encore vivants, palpitants ; et à travers les larmes qui embuaient ses yeux j'ai compris que, de tout son cœur, elle remercie le sort. Alors j'ai approché mes naseaux bien près des siens et j'ai ressenti une joie infinie m'envahir. Pour la première fois de ma vie je suis parfaitement en paix avec moi-même car je me rends enfin compte que ce qui importe le plus au monde c'est un cœur aimant qui nous entoure de son amour et de sa tendresse, devenant ainsi la source de ce bonheur paisible qui pour nous est l'ultime consolation lorsque d'autres joies terrestres ont disparu pour toujours.

Youssef el Sébai
traduction française
de *La Revue du Caire*

Yahia Hakki

Parmi les écrivains égyptiens contemporains, Yahya Hakki est l'un de ceux dont l'œuvre, bien que peu abondante, mériterait d'être mieux connue. Né au Caire en 1905, c'est dans cette ville qu'il passa son enfance et sa jeunesse. Après avoir parcouru le cycle normal des études classiques, il s'orienta vers le droit et obtint sa licence en 1925. Aucun événement particulier ne vint marquer cette première partie de sa vie.

Avocat à Alexandrie, puis à Damanhour, il fut nommé ensuite Secrétaire de Préfecture à Manfalout où il fit un séjour de deux ans qui exercera une grande influence sur sa vie littéraire. En 1929, il se présenta aux examens d'entrée au Ministère des Affaires Etrangères ; c'est désormais hors d'Egypte qu'il servira en grande partie son pays. Secrétaire de Consulat à Djedda pendant vingt mois, puis à Istanbul pendant quatre ans, il fut Vice-Consul à Rome jusqu'en 1939. Il demeura ensuite au Caire pendant dix ans avant d'être nommé Premier Secrétaire d'Ambassade à Paris, poste qu'il occupa deux ans durant. La Révolution Egyptienne le trouva Conseiller d'Ambassade à Ankara. Après avoir rempli les fonctions de Ministre Plénipotentiaire à Bengazi, il quitte enfin la carrière diplomatique. Ce fut pour être nommé Directeur Général

de l'Administration des Beaux-Arts, au Ministère de la Culture et de l'Orientalisme. Actuellement, M. Yahya Hakki est Conseiller à la Bibliothèque Nationale.

La famille de Yahya Hakki constituait déjà un milieu favorable à l'éclosion d'une vocation littéraire. Son père était écrivain ainsi que son frère aîné, et l'un de ses oncles avait été le fondateur d'un journal. Il eut chez lui à sa disposition une bonne bibliothèque contenant des ouvrages tant anciens que modernes, et c'est sans doute dans les livres, plutôt que dans un contact direct avec les hommes, qu'il puisa sa première connaissance du monde. Aussi ce fut pour lui une révélation lorsqu'il découvrit, au cours de son séjour à Manfalout, l'âme rude de la population de Haute-Egypte. Ayant vécu au milieu des paysans, en contact journalier avec les problèmes concrets qui se posent à eux dans leurs rapports avec l'administration, il ramena de ce séjour un goût profond pour l'étude du caractère et des mœurs des petites gens. *Boue et Sang*, tel est le titre significatif qu'il donna à l'ouvrage que lui inspira cette expérience.

D'un point de vue plus proprement littéraire, Yahya Hakki avoue avoir subi l'influence des écrivains classiques russes et français, et en particulier d'Anatole France. Pour ce qui est de la langue, il a opté délibérément pour le langage littéraire, celui-ci constituant à ses yeux le meilleur facteur d'unité pour les pays de culture et de civilisation arabes. Ceci ne l'empêche d'ailleurs pas de laisser ici ou là ses personnages s'exprimer en langage dialectal, plus à même de traduire de façon vivante certains sentiments populaires.

On a beaucoup discuté en Egypte, au cours de ces dernières années, du but de la littérature et de

la vocation d'écrivain. Désireux de sauvegarder la pureté et la liberté de l'art, certains ont soutenu qu'on ne pouvait le rechercher que pour lui-même. D'autres au contraire, conscients de l'efficacité que l'art confère à l'expression de la pensée, ont exigé de l'écrivain qu'il mette au service du peuple ses dons et ses travaux. La querelle n'est pas d'aujourd'hui ; elle est de tous les temps, elle est humaine. Aussi est-ce une solution humaine que Yahya Hakki s'est efforcé de lui trouver. S'il s'est volontairement tenu à l'écart des discussions récentes, c'est sans doute parce qu'il avait déjà pris position, dès 1932, dans un article de la revue d'Alep intitulée *al-Hadîth* que nous regrettons de n'avoir pas eu sous les yeux. C'est peut-être aussi parce que la solution préconisée, dépassant le problème immédiat, aurait risqué de paraître incongrue aux yeux des deux partis. Pour lui en effet, rien ne sert de traiter des problèmes humains si on ne connaît point l'homme ; rien ne sert de mettre son art au service du peuple si on ne connaît pas profondément le peuple. La meilleure manière de servir ce dernier sera donc de faire connaître ses sentiments profonds, et cela avec tout l'art possible. Nous échappons ainsi au dilemme art désintéressé mais inutile — art efficace mais bien près de devenir servile, par un recours au véritable but de la littérature : exprimer l'âme humaine telle qu'elle est, dans la perfection du style.

Ainsi toute l'œuvre de Yahya Hakki tendra-t-elle à faire se rencontrer l'âme du lecteur et celle du peuple égyptien. Au-delà des anecdotes savoureuses ou des intrigues savantes, l'auteur nous fera entrer dans l'aventure intérieure de ses héros, bien plus passionnante que les péripéties extérieures de vies qui, en définitive, ne se dirigent nulle part. Le

conte dont nous présentons ici la traduction en est un bel exemple, plein d'acuité psychologique et de délicatesse.

Si l'on veut prendre plus amplement contact avec l'œuvre de Yahya Hakki, on pourra lire : *La lampe à huile* (1944), *Boue et sang* (1955), *La mère des estropiés* (1955), *Bon réveil!* (1956), publiés au Caire en langue arabe. *La Revue du Caire* a donné la traduction française de *La lampe à huile* (nov. et déc. 1953), du *Facteur* (nouvelle tirée de *Boue et sang*, sept. à déc. 1956) et de *Bon réveil!* (déc. 1957 à juin 1958).

Cette année, après deux ans de silence, Yahya Hakki vient de reprendre ses publications. Ce sont d'abord trois contes publiés dans *Al-Gomhouriya*, puis une série de *Souvenirs* qui paraissent régulièrement dans le même journal. Il est à souhaiter que ces textes divers soient un jour rassemblés et édités à part en un nouveau volume, afin de leur éviter le sort de tant d'autres articles de Yahya Hakki, disséminés dans les journaux et devenus inaccessibles.

J.-Ph. Lachèse, O.P.

L'ESCALIER EN COLIMAÇON

Des marches de fer grimpant en spirale le long des murs des grands immeubles, semblables à du lierre ou à une grosse tarière, c'est pour nous une aberration qui nous vient de l'étranger. Nous devons les tenir de quelque raffinement des tribunaux de l'Inquisition espagnole, avide d'inventer les tortures les plus malignes et les plus honteuses...

Les locataires et leurs invités sont autorisés à utiliser l'ascenseur, quand bien même ils ne monteraient qu'au premier ou au deuxième étage. Mais, par ordre des propriétaires et des concierges, qui sont — le maître le sait par son domestique — des gens méchants au cœur de pierre, atteints de sadisme et de folie des grandeurs, l'usage en est interdit, comme d'ailleurs celui des escaliers larges et bien aérés, aux porteurs de paniers lourds, aux domestiques, aux commerçants, aux chiffonniers, aux commis d'épicier, aux repasseurs et aux vendeurs de glace, quand bien même ils devraient monter jusqu'à la terrasse. Ne sont-ils pas les descendants de ceux qui firent les pyramides?...

Ces escaliers sont confinés parfois dans des cours intérieures pareilles à des puits isolés du monde extérieur. De ma vie je n'ai jamais vu rien de semblable à ces cours-là, rien qui donne autant l'impression de sévérité, de laideur, d'étouffement et qui étale à ce point la pourriture intérieure et les déchets de la vie intime! On dirait, ma foi, des repaires de rats! Parfois ces escaliers sont à l'air libre et, à voir sous la gallabeya les jambes maigres et musclées de ceux qui les gravissent, on se croirait dans quel-

que Luna-Park, devant un nouveau jeu inventé pour bafouer les créatures de Dieu et les tourner en dérision...

Celui qui monte est-il petit garçon? L'es-soufflement, les battements de cœur, la langue pendante et la gorge sèche l'empêchent même d'imaginer qu'il fait partie d'un cercle de derviches tourneurs prenant leur essor vers le ciel. A la descente au contraire, sautant les marches, il a l'impression de tomber dans le vide. Il se heurte à la rampe tel la bille d'un jeu de roulette, souriant à l'ivresse de cette légèreté soudaine qui remplit d'aise son corps, à cette suite de tournants monotones, puis à ce vertige qui, au moins au début, lui est agréable. Mais lorsque de ses pieds il a touché le sol, le voilà qui demeure un moment immobile; le monde tourne autour de lui, il a la nausée et ses oreilles bourdonnent.

Malgré les peines et les soucis, et à la différence des grands escaliers silencieux et froids, ces escaliers du fond baignent dans une atmosphère de gai bavardage et de joie, que créent à partir de rien ceux qui courent après leur gagne-pain dans l'épuisement du corps; les petites querelles y vont bon train, et les taquine-ries, pour rire, avec les domestiques. De temps à autre, on s'y donne une claque sur l'épaule ou un coup dans le dos, en l'accompagnant d'une injure: « Espèce de vaurien!... », « Misérable!... », « Va te faire voir chez ta mère!... »

Là se déversent les entrailles de l'immeuble. C'est par les poubelles que l'on sait ce que mangent les gens et que l'on apprécie leur gourmandise. C'est de même à la couverture du domestique et à son matelas rencontrés dans l'es-

calier, noirs comme de la suie et tachés du sang des punaises, que l'on reconnaît le sens de la propreté qu'ont les patrons et le respect qu'ils nourrissent à l'égard de l'humanité...

L'escalier de service est encore un marché où s'échangent les potins, considérés comme autant de secrets par ceux qui en font confiance. Une heure ou deux ne se passent pas sans qu'aient lieu des conversations rapides, comme il en va des amoureux, entre domestiques et vendeurs; et voilà que tout le monde sait de notoriété commune ce qui s'est passé durant la nuit précédente à chaque étage.

Farghali, le commis du repasseur, venait souvent au grand immeuble, situé à l'entrée d'Héliopolis, dont les habitants de trois appartements comptaient parmi les clients de la boutique. Je ne sais pourquoi tous les rats de cet escalier de service l'avaient en affection. Était-ce parce qu'il souriait toujours? Son sourire n'était pourtant pas pour les autres, ni ne dépendait d'eux; venant de son cœur, il était pour lui seul. Comment ne pas être frappé de stupeur et d'angoisse en sentant que ce petit homme avait établi une séparation entre lui et le reste des hommes, et qu'à cet âge encore tendre il lui fallait trouver sa propre voie pour expliquer la vie et prévoir la façon d'y cheminer pas à pas, au point de se créer un monde où il vivait tout seul? Car tel était le secret de son sourire...

Peut-être l'aimait-on parce qu'il se distinguait de ses semblables par un certain souci de propreté, bien qu'il ne portât que des habits usagés, ou des habits donnés, ou des habits achetés chez des gens d'une taille supérieure à la sienne. Ses petits pieds flottaient dans des

souliers ayant 38 de pointure. Son chandail de laine lui descendait jusqu'aux genoux. Le bonnet dont il se chauffait la tête lui couvrait les oreilles et lui tombait jusqu'aux sourcils...

Peut-être encore l'aimait-on parce que nos derviches virevoltant entre ciel et terre sentaient, malgré leur vertige, que ce petit orphelin au visage pâle, qui marchait comme un vieillard en hochant la tête de gauche et de droite, portait avant l'heure, sur des épaules aux os non encore affermis, un fardeau qui eût fait chanceler des adultes...

Il était le soutien d'une famille composée de sa mère, d'un frère et d'une sœur, ces deux derniers étant plus jeunes que lui. Ils habitaient un village situé au cœur du pays, dans la région de Badari. Son salaire était de dix piastres par jour, pour un travail allant sans discontinuer du lever du soleil jusqu'à dix heures du soir. Il en prenait cinq pour lui, baisant le dos et la paume de sa main en signe d'action de grâces. Le reste, il le mettait en dépôt chez son patron; lorsqu'au premier du mois les clients fonctionnaires venaient régler leur dette, il recevait cent quarante piastres (le lundi, jour de fermeture de la boutique, il ne touchait aucun salaire). Ayant gagné dix piastres de pourboire à raison de deux ou trois millièmes par jour, cela lui faisait en tout cent cinquante piastres. Selon sa promesse, il les envoyait par la poste à sa mère, le premier de chaque mois, et il était régulier dans ses envois, mois par mois sans jamais y manquer.

Ainsi avait-il six ou sept piastres pour se nourrir et s'habiller. Il ne lui arrivait de manger de la viande que lorsque son patron s'attar-

dait dans la boutique ; la femme de ce dernier lui envoyait alors un plat de viande et il invitait son commis à le partager. Encore fallait-il le voir plonger timidement sa bouchée de pain dans le plat, jamais plus qu'à moitié d'ailleurs...

Pour dormir, il avait l'angle d'une pièce où habitait un oncle et sa famille, au fond du quartier des Saïdiens, à Héliopolis. De la maison à la boutique, il y avait plus de cinq kilomètres à parcourir.

Un beau matin, Farghali vint à l'immeuble. Il avait l'intention de passer à l'appartement du troisième étage. C'était leur tour. Il savait en effet que chez eux c'était jour de lessive la veille. En contournant l'immeuble pour accéder à l'escalier de service, il passa devant l'entrée à l'escalier de marbre et à la porte ornée de cuivre reluisant. De ses yeux jaillit un regard qui inspecta en un instant l'entrée et la cage de l'ascenseur. Pas trace de portier ! Son nez venait ici seconder ses yeux pour s'assurer de cette absence : il n'avait pas perçu le parfum soudanais qui s'exhalait du portier de l'immeuble. C'est alors que Satan fit irruption en lui avec l'amour du jeu, le plaisir de jouer un tour au portier en lui montrant ce dont il était capable, et l'envie d'utiliser l'escalier de marbre... La chose était facile, car il ne montait pas au huitième ou au neuvième étage ; il pouvait aller et venir en un clin d'œil, avant que le portier n'arrivât. Et deux pieds de se mettre à courir ! Comme un voleur en fuite, il traversa l'entrée de l'immeuble, monta l'escalier quatre à quatre jusqu'à la porte de l'appartement, tout en prenant bien soin de ne pas effleurer la rampe reluisante, posa le doigt sur la sonnette et appuya... Il entendit alors ce tintement qui par-

venait parfois à ses oreilles lorsqu'il montait par l'escalier de service et qui différait de celui qu'émettait la sonnerie de la porte de cuisine. Jamais il n'avait vu l'intérieur de cet appartement ; il ne connaissait même pas le visage de ses propriétaires. Ceci ne l'empêchait point de savoir beaucoup de choses concernant la famille...

Tout fier de son audace à la conquête de l'escalier principal, et tout à la joie d'avoir surpris la vigilance du portier, F'arghali en oublia Rex, le chien de l'appartement. Pourtant il le connaissait bien ! Chemin faisant, il l'avait vu tirer sur sa laisse au point de renverser presque le domestique. Il l'avait vu flairer colonnes et troncs d'arbres pour y « lever la patte », et fouiller de ses pattes de devant, pour y faire ses besoins, l'herbe semée au milieu de l'avenue, dans ce qu'on avait convenu d'appeler « le jardin ». Pattes repliées, derrière à terre, il l'avait vu s'agiter et se tortiller, comme quelqu'un à qui l'on extrait une molaire branlante en l'arrachant avec un davier de dentiste. S'il avait pu parler, le chien aurait alors gémi de plaisir comme les hommes ! Mais F'arghali se méfiait de lui ; et s'il l'appelait en prononçant son nom ou en faisant claquer sa langue, c'était en se tenant à une distance respectable. C'était le salut du marchand d'eau de rose au vendeur de poisson salé, car il avait par nature une très grande peur des chiens. Ayant coutume de ne pas le rencontrer dans l'escalier de service, il en avait conclu que l'entrée de la cuisine était interdite à Rex.

Les habitants de l'appartement étaient musulmans, mais sans qu'il soit question pour eux ni de prière, ni de souci de pureté légale. Ils n'en manifestaient pas moins un dégoût farou-

che pour la bave du chien, s'il lui arrivait de lécher leurs marmites et leurs plats, scrupule religieux ou peut-être aussi crainte pour leur santé... Lorsque Farghali entendait le chien aboyer à l'intérieur de l'appartement, son cœur se serrait; et quand on lui ouvrait la porte de la cuisine, à peine s'entrebailait-elle qu'il la traversait du regard, inspectant rapidement les murs comme le faisceau lumineux d'un phare, pour voir si la pièce était sûre. C'est alors seulement qu'il entraît ou demeurait sur le palier.

Tout cela, il l'oublia en sonnant à la porte principale. Peut-être sa petite intelligence n'était-elle pas venue à son aide alors que ses pieds l'emmenaient à toute vitesse, et s'imaginait-il, dans sa précipitation, s'être arrêté à la porte de service comme il avait l'habitude de le faire...

Subitement, la porte s'ouvrit sur quelque chose de noir qui faillit obscurcir sa vue et qui le fascinait comme une braise ardente; car la stupeur lui faisait voir, au lieu des deux yeux, un seul œil rond et large, semblable au soleil dans l'embrasement de son coucher. De l'obscurité, bandé comme un arc tendu, un corps se précipita sur lui à la vitesse d'une flèche. C'était le chien, qu'on eût pu envelopper dans un foulard, mais qui lui semblait être de la taille d'un lion. Il aboyait, grondait, grognait tout à la fois. Farghali perdit conscience de lui-même, se retrouvant assis sur le derrière, appuyé sur les mains, les jambes étendues, laissant voir ses semelles au milieu desquelles paraissait un gros trou. Son attention se porta sur un mince filet de sang qui coulait de sa main droite. C'est alors seulement qu'il se mit à pleurer et à crier

en secouant sa main, comme s'il eût été sous le coup d'une grande douleur; et deux petites colonnes de morve visqueuse agrémentée de petites croûtes coulèrent sur ses lèvres, semblables à de la pâte dentifrice...

Il y eut un remue-ménage à l'intérieur de l'appartement, et Nafissa Hanem, en chemise de nuit, accourut à petits pas rapides. Malgré ses larmes, Farghali se dit: « Toi, tu connais cette chemise! » La dame avait aux pieds des pantoufles ornées d'une boule verte en poils de lapin hérissés. Elle mit la main sur Rex et ferma sur lui la porte de la chambre à coucher.

Doucement, Nafissa Hanem prit Farghali par la main gauche et le fit pénétrer dans l'appartement. Elle lui caressa gentiment le dos et les épaules, lui demandant de cesser ses pleurs et ses cris. Elle apporta bien vite un morceau de coton imbibé de mercurochrome, en oignit la blessure qu'elle couvrit d'un coton propre, et attacha le tout avec un fil. Farghali recouvra un peu ses sens: il se trouvait au centre d'un moelleux canapé, alors que ses souliers enfonçaient dans un beau tapis. Il contempla, située devant lui, la petite table basse et son dessus de marbre; mais son regard ne s'arrêta pas sur la petite statue représentant une femme nue conduisant un tigre au corps allongé, dont les griffes étaient de cuivre jaune. (Une femme nue conduisant un tigre, est-ce raisonnable?). Farghali ne cessait de secouer sa main blessée et de la palper avec l'autre. Il essayait aussi de renifler la morve qui s'écoulait de ses narines.

Nafissa Hanem ouvrit elle-même le buffet de la salle à manger. Elle en sortit une assiette de petits-fours à la noix de coco et insista pour

qu'il se serve. Il en prit un qu'il mit tout entier dans sa bouche. « Prends tout ce que tu veux ! » lui dit-elle avant qu'il ait fini de l'avalier ; et elle lui en tendit deux autres. Les ayant pris, il glissa la main sous son chandail pour atteindre la poche de sa gallabeya et les y fit tomber. « Eh bien ! Eh bien ! tu n'as pas peur de salir ta poche ? » demanda-t-elle en se moquant. Et Farghali sourit pour la première fois. Ça alors ! Comment comparer sa peur à la crainte d'une telle bêtise ! Elle ne comprenait donc pas qu'il avait mis en bouche son premier biscuit, qu'il l'avait mâché et avalé, avec tant de honte qu'il en avait été frustré de tout plaisir, et qu'il voulait être seul pour manger tranquillement les deux autres ? Il avait bien vu des gâteaux derrière les vitrines des pâtisseries, mais jamais encore il n'en avait goûté. L'eau lui venait à la bouche, lorsqu'il les contemplait, décorés de morceaux d'écorce d'orange...

Quelques jours auparavant, Nafissa Hanem avait rendu visite à l'une de ses amies qui, elle aussi, avait un chien. Elle l'avait entendue raconter, dans un flot de paroles, les détails du malheur qui lui était arrivé : son chien avait mordu le fils du gardien du garage ! Il ne s'agissait que d'une petite égratignure... Elle avait essayé de contenter l'enfant en lui faisant le don d'un demi-rial. Malgré cela, à peine était-il rentré chez lui que toute la famille, hommes et femmes, était venue frapper à sa porte. Leurs récriminations avaient frôlé l'injure ! Cette femme vêtue de noir ne pouvait pas parler sans se dandiner du torse et sans jouer avec les pans de son manteau ; on eût dit une dinde battant des ailes. Son maxillaire faisait gonfler des

joues potelées et sans rides, et lorsqu'elle redressait la tête, il devenait une arme de bataille. Du regard, elle prenait aux cheveux la femme adverse, la renversait et la maintenait à terre; elle ne cessait alors de la piétiner; de lui tomber dessus à coups de poing dans le dos qui lui faisaient vibrer jusqu'au cerveau la colonne vertébrale. Tout ceci dans le flot précipité d'un discours entrecoupé de « ma chérie », de « lumière de mes yeux »... Lorsque la famille de l'enfant eut remarqué dans l'appartement certains signes de richesse, les récriminations s'étaient changées en entêtement et en dédain, et tout le monde était parti au poste de police. Un policier était revenu avec eux pour l'enquête. Il avait dressé un premier procès-verbal rendant la dame responsable de la blessure de l'enfant — c'était là un délit — et un second pour possession de chien non-enregistré — c'était là une contravention. L'amende était lourde pour ces deux crimes; et encore fallait-il y ajouter les dommages et intérêts à verser à la victime!... Mais là n'était pas le pire. Si seulement ils avaient exigé le double et qu'on n'ait pas saisi le chien pour l'envoyer à la fourrière!

La dame n'avait plus fermé l'œil depuis ce moment-là, sachant que les gens de la fourrière étaient des êtres sans pitié, qu'il est impossible à attendrir, supprimant leurs hôtes arbitrairement, sans avertissement préalable. Elle s'y était rendue tous les jours, sans exception aucune, pour apporter à manger à son chien, se rassurer sur sa santé, et distribuer des pourboires. Ce manège avait duré quinze jours, car elle ne voulait pas prendre un avocat avant d'avoir fait sortir son chien de la fourrière;

n'était-ce pas lui l'accusé, et non pas elle? Elle racontait ensuite que la famille avait embrouillé l'affaire et que la police avait agi avec une précipitation indue, car elle n'avait pas réussi à les persuader que l'enfant portait des semelles de bois, qu'il s'amusait à frapper du pied, bref que c'était lui qui avait effrayé son chien, l'avait taquiné et lui avait grogné à la figure. Son chien était donc excusable de l'avoir mordu; il n'avait fait que se défendre. La preuve, c'est qu'il n'avait jamais mordu personne. C'était un chien de race, un chien bien élevé. Elle était résolue à produire ses témoins au tribunal...

Tous ces tracas venaient à l'esprit de Nafissa Hanem, alors qu'elle soignait Farghali, en le dévisageant pour deviner s'il était capable de lui faire ce que d'autres avaient fait à son amie. Elle ne pouvait répondre à cette question, persuadée qu'elle était d'avoir affaire à un représentant d'une classe rusée, menteuse, en qui on ne pouvait avoir aucune confiance. La crainte qu'elle éprouvait lui faisait exagérer les marques de sollicitude; mais son cœur (elle était mère...) n'était pas exempt d'une certaine compassion, pure et sincère, envers l'enfant. Il ne s'agissait cependant que d'une bienveillance passagère et muette, prête à s'évanouir dans le monde de l'égoïsme et de l'intérêt.

Elle lui demanda son nom; elle le questionna sur sa famille, sur ce qu'il mangeait, sur ce qu'il buvait... Elle lui jura ensuite, sur ce qu'il est de plus sacré, que Rex était un bon chien et que souvent, jouant avec elle, il lui mordillait la main comme il avait fait pour lui, sans même qu'elle y fit attention. Une fois même il l'avait

mordue, alors qu'elle le forçait à boire un remède; elle avait supporté cela comme un petit « bobo » qui ne fait pas grand mal...

Nafissa Hanem entreprit sur-le-champ de rétablir la bonne entente entre Rex et Farghali. Elle revint bientôt le chien dans les bras, lui caressant la tête et lui disant des choses tendres; lui s'agitait et se trémoussait en remuant la queue.

C'était un caniche, sorte de chien qui se distingue des autres par la propriété qu'il a de devenir un objet de dérision entre les mains des hommes. Dans le but de parfaire sa beauté, on lui coupe la queue alors qu'il est encore petit; puis on le rase entièrement sauf une touffe de poil à la tête et aux articulations, ce qui a pour effet de lui donner un air de clown. Ce que Farghali craignait le plus, c'était ses yeux renfoncés, qui se dissimulaient derrière des boucles de poils retombant par devant. Nafissa Hanem insista pour qu'il caressât lui aussi le chien, mais il refusa et garda sa rancune. Le plus étonnant, c'est que Rex se mit à lui manifester de la familiarité et à le flairer. « Tu vois bien! » fit Nafissa Hanem; « Ne te l'avais-je pas dit? Si tu n'avais pas commencé par avoir peur de lui, il ne t'aurait jamais sauté dessus! » Sur ce, elle se leva, puis revint pour glisser un demi-rial dans la main de l'enfant; c'était le taux de la compensation fixé par son ami. Voyant qu'il lui était indifférent de sentir ses pieds flotter dans ses chaussures, elle lui fit cadeau d'une vieille paire de souliers appartenant à son mari. Puis, en l'accompagnant jusqu'à la porte: « Si j'apprends, lui dit-elle, qu'il y a quelque chose de sérieux, je te conduirai moi-même chez le

médecin ; tu es comme mon fils ! si tu as besoin de quoi que ce soit, viens chez moi. »

En moins de deux jours, la morsure guérit et la plaie se ferma. Mais Farghali eut une nouvelle crise de malaria qui l'empêcha plusieurs jours durant de quitter son recoin. La fièvre monta jusqu'à 40° et plus, lui brisant les os ; puis elle tomba, tandis qu'une sueur froide comme de la glace le faisait claquer des dents. Il ne prit aucun remède et n'alla pas voir de médecin ; les gens de son espèce guérissent leurs maux corporels par la patience, en les abandonnant à la seule action du temps... Ce qui le préoccupait le plus, ce n'était pas la maladie, mais bien le fait de n'être plus payé, de rester seul et de ne plus travailler. Il aimait bien la boutique du repasseur. Elle sentait bon, lorsque le fer passait et repassait sur l'étoffe propre que l'on avait aspergée d'eau. L'hiver, la température y était douce ; quant à l'été, il n'était pas pénible pour ses hôtes : si le soleil les brûlait quand ils sortaient dans l'avenue, ils y trouvaient à leur retour le rafraîchissement de la vapeur humide, même un peu tiède...

Dans cette boutique, tous les secrets des clients étaient mis à nu, rien n'étant plus révélateur que l'étalage de leurs sous-vêtements. Cette femme élégante n'en finissait plus avec ses robes ! Elle en changeait à chaque saison. Quelle différence avec les chemises usées et rapiécées de son mari, avec son complet passé qui n'était pas renouvelé d'une année à l'autre ! Dieu seul savait l'état de ses caleçons, de vraies guenilles ! Rien qu'à cela on pouvait savoir de quel métal cette femme était faite et de quelle pâte était pétri cet homme...

Rien d'étonnant à ce que la boutique du repasseur ait été le lieu de rendez-vous préféré des petites bonnes. Elles y rencontraient le comparse, légitime ou non, qui volait leurs bijoux ou les poussait à voler ceux de leur maîtresse. Mais après son départ, elles étaient seules à connaître les fatigues de la grossesse et les peines de l'enfantement coupable!...

Farghali revint à la boutique. Il raconta l'histoire de la morsure. Tous s'accordèrent pour trouver que Nafissa Hanem l'avait berné avec son demi-rial et qu'il eût pu lui extorquer une livre. Ainsi n'était-il qu'un idiot... L'enfant ne tint pas compte de leurs dires; il les retint cependant, enfouis au tréfonds de son cœur. Le premier du mois arriva sans qu'il eût pu mettre de côté ses cent-cinquante piastres; il s'en fallait d'une demi-livre. Les paroles de Nafissa Hanem alors qu'elle le reconduisait vers la porte lui vinrent à la mémoire: « Tu es comme mon fils! si tu as besoin de quoi que ce soit, viens me voir! » Sans mettre personne au courant de la tentative qu'il allait faire, il se dirigea vers l'immeuble. Il s'y trouvait poussé par les réflexions de ses camarades et par le prix d'une livre auquel ils avaient estimé sa morsure. Ce n'est pourtant pas une livre qu'il allait demander, mais seulement une demi-livre. Il ne voulait ni une aumône ni un bienfait, mais seulement un prêt qu'il rembourserait dès que Dieu lui en aurait donné les moyens. Telle était son intention, malgré l'envie qu'il avait de voir Nafissa Hanem lui offrir une livre entière. N'était-ce pas elle après tout qui était son obligée, puisqu'il n'avait exigé aucune compensation et n'était pas allé se plaindre à la police?...

F'arghali monta l'escalier de service et dit au cuisinier : « S'il te plaît, peux-tu dire à Madame que F'arghali lui demande une demi-livre, parce qu'il est dans l'impossibilité de trouver cette somme ? Qu'elle lui compte cela comme une dette si elle le désire. » Le cuisinier entra dans l'appartement et F'arghali entendit nettement le début de la conversation : « Qui ? demande quoi ? cinquante piastres ? » Puis ce fut un murmure, dont ses oreilles ne saisirent que ces bribes : « Tu es un imbécile !... Il fallait le congédier en disant qu'il n'y avait personne !... » Après un instant, le murmure se fit entendre à nouveau. Nafissa Hanem avait pensé tout d'abord qu'elle était devenue la victime d'une exploitation infâme dont elle ignorait quelle serait la fin. Elle était inquiète de voir le garçon rouvrir une question qu'elle croyait avoir enterrée définitivement. Puis voilà que la crainte de se voir taxée de bêtise, de sottise et de faiblesse l'avait emporté sur un premier mouvement de générosité qui avait failli triompher...

Le cuisinier revint dire à F'arghali : « Madame te fait dire qu'elle n'a pas d'argent pour l'instant. Au retour de Son Excellence le Bey, mon garçon, nous t'enverrons un autre demi-rial en sus du premier. Ça va, comme ça ? »

F'arghali redescendit lentement l'escalier, la tête basse, le cœur brisé, tout honteux. Lorsqu'il fut arrivé sur l'avenue, il leva les yeux vers l'appartement, puis reprit sa marche en disant : « Drôles de gens, vieux frère ! Ils n'ont de pitié pour quelqu'un que lorsque leur chien l'a mordu !... »

Yahya Hakki

PRIMITIFS DE 1959

V

Il ne faudrait pas penser que la philosophie moderne toute entière — comme tend à la faire croire trop souvent l'enseignement officiel — se soit tournée vers l'humanisme littéraire et opposée à la science. De nombreux philosophes sont restés fidèles à la mission pérenne de réflexion sur le contenu des sciences, sur leurs méthodes et leurs principes, sur l'univers qu'elles découvrent. Qu'il nous suffise de citer Kant ou Hegel, ou même en France, les noms si décriés d'Auguste Comte et des positivistes, qu'il est grand temps de réhabiliter, malgré l'aspect souvent primaire de leurs pensée. Fidèles à l'une des fonctions de la philosophie, d'autres penseurs ont continué de nos jours à créer et à développer des sciences nouvelles. Il suffit de penser

N.D.L.R. — Voir les trois premières parties dans les numéros de Mars, Juin et Juillet-Août 1959. L'auteur cherche à préciser la notion de « culture », telle qu'elle apparait après les derniers triomphes de la science. Cela l'amène à constater que la mentalité primitive se cache souvent à notre époque sous le masque de philosophes, de littérateurs et d'intellectuels dont le signe de ralliement est l'opposition à la science et le mépris pour ses applications.

à la psychologie positive, avec toutes ses branches expérimentales, ou à la sociologie. Des noms comme ceux de Ribot, Janet, Piéron, Dumas, en psychologie, de Durkheim ou de Lévy Bruhl en sociologie en sont un témoignage suffisant. Il ne faut pas oublier les écoles russes de Pavlov, ou anglaises et américaines de la psychologie du comportement et des méthodes de tests. La sociologie s'est considérablement développée dans les pays anglo-saxons où elle a pris la forme de solides monographies ethnographiques d'une part et de méthodes statistiques appliquées à toutes sortes de phénomènes sociaux.

On ne saurait passer sous silence tout l'effort de critique philosophique destiné à découvrir les lois de l'histoire qui s'est poursuivi dans le sillage de Hegel et de Marx. Le XIX^{ème} siècle est le siècle du devenir, de la prise de conscience du temps sous toutes ses formes, depuis l'historicité jusqu'à l'espace-temps d'Einstein en passant par la durée bergsonienne. Il s'agit, avec la dialectique, d'une prise de conscience du temps humain et social que l'on tente de rationaliser. Quoi qu'on pense des idéologies, il reste que la dialectique hégélienne et marxiste ont eu une action considérable sur l'histoire et ont donné par là à la vie sociale et politique de notre époque une dimension philosophique primordiale — qui a remplacé les guerres de religions d'autrefois. Jamais la philosophie n'a été aussi importante dans la vie des hommes, aussi efficace.

Enfin, dans le domaine de la réflexion critique sur la science et sur les méthodes de pensée qu'elle implique, sur son rapport avec la réalité, de nombreux philosophes depuis Kant se sont penchés sur ces problèmes et pas seulement pour s'opposer à ses progrès ou pour dénigrer a priori sa valeur,

comme le font les humanistes littéraires de notre temps. Qu'il nous suffise de citer en France des noms tels que ceux d'Emile Borel, de Léon Brunschvicg, d'Edouard Le Roy ou de Gaston Bachelard.

Notre philosophie a été capable d'une création originale en inventant la logique moderne, la logique mathématique. Dans ce domaine qui s'est révélé d'une importance considérable pour le progrès de la pensée, c'est l'école de Russel et Hilbert en Angleterre qui a posé les jalons et s'est développée brillamment. En France, elle a été suivie par de nombreux penseurs de talent, tels que Nicod, Herbrand, Lautmann et Cavailles, tous prématurément décédés hélas, G. Bouligand, R. Bayer, Serrus, J. L. Destouches, Paulette Février, etc... En Russie, des travaux d'une importance majeure ont été réalisés par Kolmogoroff et ses disciples. Heyting de Hollande a énoncé les opérations fondamentales et les axiomes de la logique intuitionniste. Gerhard Gentzen en Allemagne, Von Neumann et Berkoff aux E.U. montrent l'importance fonctionnelle, pour les sciences elles-mêmes, de la nouvelle logique. Celle-ci devient, dans certains cas, indispensable aux mathématiques aussi, notamment dans le calcul des probabilités, comme l'a montré M. Fréchet⁽¹⁾. Par là la logique mathématique joue un rôle régulateur et heuristique considérable dans les grandes théories physiques, comme inversement les découvertes contemporaines telles que les relations d'incertitude de Heisenberg ou la complémentarité de Böhr exigent des efforts logiques nouveaux.

Mais l'on pourrait surtout se demander si les vrais « philosophes » de notre époque ne seraient

(1) Revue Philosophique, 1945.

pas, comme ils l'ont toujours été, les grands savants eux-mêmes, ceux qui découvrent, à la pointe de la physique et de l'astronomie, tant d'horizons nouveaux. Ils ont été amenés à se poser, eux aussi, des questions sur leurs propres méthodes, sur les principes impliqués par leur science, sur les perspectives qu'entr'ouvriraient leurs découvertes. Je ne crois pas que les grands savants de notre temps aient manqué à leur mission et s'ils ont fait de la philosophie à la manière dont M. Jourdain écrivait de la prose, il s'agit pourtant d'une philosophie véritable, issue d'un mouvement de pensée exactement semblable à celui des grands philosophes de l'antiquité ou du XVII^e siècle. En effet, à côté de leur œuvre scientifique, la plupart des savants les plus célèbres de notre temps ont publié des ouvrages où ils se posaient précisément les questions philosophiques traditionnelles et y répondaient d'après leur expérience de la science et de la pensée scientifique. Il suffit de citer des noms tels que ceux de Langevin, Francis Perrin, Louis de Broglie, ou Joliot Curie en France, d'Einstein ou de Heisenberg en Allemagne, d'Eddington ou de Whittaker aux Etats Unis, de James Jeans, ou de Fred Hoyle en Angleterre pour se rendre compte que nos grands savants ont été aussi de grands philosophes. Pourquoi faudrait-il, d'ailleurs, qu'à notre époque de la science, ce soient les littérateurs ? Bien plus, la plupart de ces savants ont eu également le sens des problèmes sociaux ou internationaux et compris que la science devait jouer un rôle essentiel dans leur solution.

Les grands savants dont les théories ont permis d'envisager les mystères de la physique nucléaire ou ceux de l'univers ont tout naturellement été amenés à formuler une sorte de cosmologie scientifique et les « grandes théories » de la science d'au-

jourd'hui jouent exactement le même rôle que les explications de l'univers imaginées par les Ioniens ou par leurs successeurs jusqu'à Platon. Nos savants n'ont pas manqué de se poser le problème de la connaissance, que leurs propres découvertes ont amené à envisager sous un aspect nouveau. C'est ainsi par exemple que Louis de Broglie, commentant les découvertes de la physique quantique dira : « Certains auteurs, considérant le concept de causalité comme plus étroit que celui de déterminisme ont dit qu'en physique quantique, il y avait encore déterminisme, mais qu'il n'y avait plus de causalité. Il nous paraît au contraire plus naturel de dire qu'en physique quantique il n'y a plus de déterminisme, au sens précisé plus haut, mais qu'il y a encore causalité, en donnant à ce terme un sens plus large » (2). Les savants ont compris également que ce changement d'attitude provient de ce que la science a reconnu l'impossibilité de décrire la nature comme objet pur, la nature telle qu'elle serait sans l'intervention de l'homme. Kant, évidemment, avait posé le problème dans toute sa rigueur. Mais il aboutissait à un subjectivisme pur où l'objet disparaissait. Enfermée dans le sujet la science pouvait être tout aussi dogmatique, malgré le relativisme radical dont était frappé l'ensemble de son édifice. La possibilité d'une *dialectique*, d'une relation constructive, expérimentale et logique entre le sujet et l'objet était exclue. Le tableau que la science peignait de la nature demeurerait le même que pour les philosophes qui croyaient à l'objectivité absolue de ses découvertes, seulement l'ensemble du paysage était encadré et mis sous verre au lieu d'être tenu pour la nature même.

(2) *Continu et discontinu en physique moderne*, p. 64.

Mais, au fond de la théorie de la relativité, comme des relations d'incertitude de Heisenberg, il y a l'homme, le témoin, le sujet qui s'est introduit dans le tableau que la science dresse du monde, comme ce chevalier espagnol du XVI^e siècle qui se trouve présent dans les compositions bibliques du Greco. L'image de la nature n'est plus une formulation de l'objet en soi ni du phénomène kantien, demeuré identique, au fond, mais de la relation dialectique *sujet-objet* saisie dans un seul acte intellectuel. Et c'est précisément de leur interaction que provient la relativité ou l'incertitude. « Nous voyons que pour le physicien actuel les éléments ultimes de la matière ne sont plus des objets en soi mais seulement des objets de son expérience » (3). « On en a besoin pour décrire le monde perçu par les hommes mais on ne peut pas s'en servir pour décrire un monde tel qu'il serait si les hommes n'existaient pas. Pour définir exactement leurs qualités, on doit supposer l'existence du sujet qui, d'après l'ancien programme, eût dû justement être éliminé de la description du monde » (4).

Il est bon de remarquer, d'ailleurs, qu'une vision objective du monde devait précisément réintégrer l'homme à sa place dans la nature et assumer le dialogue sujet-objet. C'est uniquement à cause du préjugé du dualisme — qui nous avait habitués à considérer la nature sans l'homme et à croire que l'intelligence humaine et son action n'en faisaient pas partie — que la science récente s'est heurtée dans son développement à ce qui est apparu comme un

(3) Paulette Février: *Déterminisme et Indéterminisme*, F.U.F. 1955. page 137.

(4) R.F. Von Weizsacker, rapporté par P. Février, *Id.* p. 137.

scandale logique. On voit qu'en réintégrant l'homme dans l'image de l'univers la science nouvelle n'a fait qu'obéir à l'idéal d'une objectivité véritable, qui, en principe, était déjà celle de la science ancienne, mais que celle-ci formulait mal, parce qu'elle opposait l'homme à la nature, le sujet à l'objet, victime du préjugé du dualisme si difficile à déraciner. La science actuelle montre que c'est au contraire leur liaison dialectique, qui présuppose leur unité, qui constitue l'objet total.

Certains savants vont être frappés par un autre aspect de la connaissance scientifique contemporaine, son extrême construction intellectuelle, où l'objet empirique paraît presque s'évanouir : « l'esprit, écrira Arthur Eddington, est le premier objet et le plus direct de notre expérience ; tout le reste n'est qu'une lointaine déduction » (5). Il rejoint par là curieusement Frederick Engels, qui déclarait déjà : « Les êtres atomiques ne sont saisissables que par des procédés de pensée ». Comme on le constate, les savants eux-mêmes ont été amenés à se poser les mêmes questions que Kant. Ils ont dû conclure comme lui que l'objet en soi, le noumène nous est inconnaissable et fonder la nouvelle connaissance sur la relation sujet-objet. Seulement, au lieu d'une simple connaissance subjective où l'objet est une pure matière, sans valeur logique et donc incapable de dialogue réel, il s'agit d'une part d'une action positive du sujet dans l'objet et d'autre part l'objet lui-même est animé d'immenses forces élémentaires ou cosmiques bien réelles, puisqu'elles forcent le savant à adapter constamment ses hypothèses à leur

(5) Arthur Eddington, *La Science et le monde invisible*, p. 24.

présence et à leurs injonctions et déterminent précisément ces scandales logiques, dont les relations d'incertitude de Heisenberg ne sont qu'un exemple. C'est en cela précisément que consiste la nouvelle phase de la science, cette dialectique sujet-objet qui implique pour qu'elle puisse réussir — et les luniks ou la bombe à hydrogène sont là pour démontrer qu'elle réussit brillamment — une unité fondamentale du sujet et de l'objet.

Cette conception n'est pas sans analogie, on le voit, avec la dialectique hégélienne. On sait que Hegel divisait l'histoire de la philosophie en trois moments. La philosophie grecque et jusqu'à Descartes représente *la thèse*. Le sujet jusque là ne s'est pas clairement conçu comme sujet, « la philosophie se limite à une présentation de ce qui est objectif. L'âme et l'esprit eux aussi, sont présentés comme objets. Il est vrai qu'à ce propos, le sujet pensant entre partout en jeu, mais il n'est pas spécialement compris comme le sujet, c'est-à-dire comme l'élément sur lequel toute objectivité est fondée » (6). Avec Descartes et son *je pense*, la philosophie découvre la terre ferme, « le sujet pensant ». Dans la pensée de Descartes le sujet est posé pour la première fois en tant que sujet. Par là aussi, les objets sont conçus pour la première fois en tant qu'objets. La relation sujet-objet apparaît alors comme telle au grand jour, c'est-à-dire comme opposition, comme antithèse » (7). Enfin le troisième moment, celui de la *synthèse* est constitué par la philosophie de Hegel lui-même. Ici le sujet se pense lui-même dans

(6) Martin Heidegger : *Hegel et les Grecs*, conférence prononcée le 20 mars 1958 à Aix en Provence, in *Cahiers du Sud*, No. 349., p. 359.

(7) *Ibid.*, p. 359.

l'acte même de son opposition à l'objet, en en retrouvant l'unité, en refaisant la synthèse. C'est alors que la dialectique devient spéculative. « La spéculation c'est, dit Hegel, le saisissement de l'opposé dans son unité ». La dialectique est spéculative dans la mesure où la pensée se comprend elle-même dans ce maintien » (8).

En somme on voit dans quelle perspective Hegel comprend l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire, de la pensée : « C'est le mouvement à la fois spéculatif et dialectique de l'esprit absolu qui va de la présentation immédiate des choses à la présentation médiatisée, indirecte, re-fléchie, et qui va de l'opposition entre l'immédiat et le médiatisé à la médiation elle-même en tant qu'elle est la vie la plus profonde de l'esprit. »

La science d'aujourd'hui se saisit de même de la relation sujet-objet dans leur opposition dialectique pour en penser l'unité, la synthèse. C'est bien le troisième moment de la pensée absolue de Hegel mais sur le plan de la connaissance mathématique et dépouillé de son idéalisme doctrinal. On voit, par là encore, que la science d'aujourd'hui joue le rôle de la philosophie, ou comme s'exprimerait Hegel, de la pensée absolue.

Mais le savant est bien empêché par la *résistance* même de l'expérience à ses formules, et par les énergies fabuleuses ou les éléments nouveaux qui font éclater ses hypothèses, à réduire l'objet à des idées pures. On peut tout aussi bien considérer au contraire, comme font les marxistes, le sujet comme intégré dans la dialectique de l'univers matériel. Dans les deux cas on a affaire à une hypothèse métaphysique qui ne change rien à la prati-

(8) *Ibid.*, p. 358.

que de la science et qui rend compte des apparences comme le géocentrisme et l'héliocentrisme ont pu le faire. Dans les deux cas, c'est la dialectique sujet-objet qui devient possible grâce à l'unité fondamentale enfin reconnue contre le dualisme, que cette unité soit conçue sur le plan idéaliste ou sur le plan matérialiste. Toutefois sur le plan idéaliste, l'explication des *résistances* de l'objet, de sa contribution positive au dialogue apparaît plus compliquée, comme l'explication des apparences l'était à partir du géocentrisme.

Quoi qu'il en soit, l'affirmation métaphysique sur la nature de l'essence de l'univers n'intéresse pas la science pourvu qu'on sauvegarde l'unité de l'homme et de l'univers et par là, la possibilité d'une dialectique véritable.

Ce dialogue enfin institué, qui transforme le solitaire Prométhée en Roméo amoureux de la Nature, nous permet non plus seulement de *connaître* l'univers, pour pouvoir l'utiliser, comme le voulait l'idéal de la science depuis Descartes jusqu'à la fin du XIX^e siècle, mais *d'agir dans l'univers pour le transformer* — et le transformer réellement et non plus seulement dans l'autisme de l'art — ainsi que l'entendait déjà Hegel sur le plan idéaliste ou comme l'affirmait Marx sur le plan matérialiste.

Ces quelques indications suffisent pour montrer que les grands savants de notre temps ont suivi l'exemple des philosophes grecs, — c'est-à-dire des savants de l'époque, — en réfléchissant comme eux sur les perspectives cosmologiques que découvre leur science, sur ses méthodes et sur la valeur de la connaissance qu'elle apporte.

Et il n'est pas besoin d'insister sur le rôle humain et politique que beaucoup de savants émi-

nents ont assuré dans la dénonciation de la guerre, des expériences de bombes atomiques et à hydrogène, ou pour l'avènement d'une société rationnelle accordée aux progrès de la science. Citons par exemple cette belle pensée de A.N. Whitehead :

« A diversification among human communities is essential for the provision of the incentive and material for the Odyssey of the human spirit. Other nations of different habits are not enemies: they are godsend. Men require of their neighbours something sufficiently akin to be understood, something sufficiently different to provoke attention, and something great enough to command admiration. » (9)

Ce magnifique *credo* dans la fraternité humaine, ce respect, ce besoin, cet amour de *l'autre*, qui rejette bien loin les nationalismes ridicules qui cherchent à y voir *l'ennemi* ou même le psychologisme existentialiste qui y voit *l'enfer*, serait une dédicace digne du temple que la science cherche à bâtir et que le vrai philosophe doit empêcher de devenir une Tour de Babel.

Les perspectives que nous découvrent les travaux des savants de nos jours sont tellement prodigieuses, qu'elles donnent le frisson métaphysique aux « roseaux pensants » cernés entre les deux infinis de la micro-physique et de l'astro-physique.

(9) A.N. Whitehead : *Science and the Modern World*. « Une diversification entre les communautés humaines est essentielle pour fournir le stimulant et la matière pour l'Odyssée de l'esprit humain. D'autres nations de mœurs différentes ne sont pas des ennemies : elles sont un bienfait des dieux. Les hommes requièrent de leurs voisins quelque chose qui soit suffisamment semblable pour être compris, suffisamment différent pour provoquer l'attention et suffisamment grand pour commander l'admiration. »

Pour qui n'est pas de parti pris, pour qui ne veut pas à toute force croire aux idéaux primitifs, il y a dans les résultats déjà atteints par les sciences contemporaines, comme dans l'effort même des savants, dans le dialogue qu'ils ont assumé avec la nature, un sentiment poétique autrement profond et d'une autre authenticité que celui d'aucune philosophie « littéraire ».

Si l'on essaie de se représenter la manière dont les critiques de l'avenir envisageront notre époque, il paraît certain que pour caractériser la philosophie de notre temps, ils penseront à ces grands savants et aux philosophes qui suivent, comprennent et encouragent leurs efforts, plutôt qu'à des doctrines comme celles de Bergson ou encore à celle de nombreux penseurs chrétiens, annonçant la faillite ou proclamant les limites à priori de la science et qui au lieu d'aider à la construction du Temple, cherchent à en décourager par avance les ouvriers pour le transformer en Tour de Babel. Au regard de l'histoire de la philosophie, ces penseurs bien que pour des raisons opposées, joueront sans doute en notre temps le rôle des Sophistes à l'époque socratique, qui, eux aussi, niaient la possibilité de la science et s'opposaient à l'effort des hommes qui cherchaient à en fonder l'édifice. Qui peut douter que pour l'avenir notre époque sera l'ère de l'électricité, de l'aviation, de la radio, de l'énergie atomique et nucléaire, l'ère des Spoutniks, l'ère de la Science enfin, et que les philosophes qui en nient les progrès ou les humanistes littéraires qui les déplorent apparaîtront comme des primitifs entêtés à s'opposer à l'effort proprement humain.



Il y a donc dialogue. Le solitaire Prométhée est devenu Romeo. Mais pour qu'il y ait dialogue, il faut avant tout qu'on puisse parler la même *langue*. Or quelle est cette langue, quel est ce langage qui est commun au sujet et à l'objet, à l'homme et à l'univers ? C'est comme l'avait vu déjà Platon, le langage mathématique. Le fait que les astres tournent selon des formules mathématiques, que le cristal obéit à la géométrie, que les atomes et les énergies fabuleuses qu'ils recèlent se formulent mathématiquement, que cette même mathématique soit un produit naturel et pour ainsi dire a priori de l'esprit humain, fondent la connaissance, qu'on l'explique par l'hypothèse des Idées de Platon ou tout simplement par l'unité essentielle de l'homme et de l'univers, dont c'est la plus belle démonstration.

Mais il ne faudrait pas croire que le langage mathématique ait été inventé une fois pour toute. Bien au contraire, son vocabulaire et sa syntaxe ne cessent de s'étendre et de se perfectionner. Et on assiste là aussi à une inter-action entre les recherches de vocabulaire et de flexions grammaticales nouvelles d'une part et les découvertes des sciences de la nature, que cet enrichissement du langage permet, et qui inversement exigent de nouveaux concepts et de nouveaux raisonnements pour être exprimées.

On ne saurait donc sous-estimer le rôle, la fonction des mathématiques, qui, en tant que seul langage commun de l'homme et de l'univers, ne sont pas seulement l'instrument de la science, mais la Science même.

Au cours du dernier siècle que d'acquisitions

au vocabulaire et à la syntaxe de cette langue divine : calcul intégral, théorie des Groupes et des Ensembles, algorithmes vectoriels, matriciels, tensoriels ou opératoriels, calcul de haute probabilité, probabilité en chaîne, calcul symbolique, structures d'algèbre, d'Ordres, de Topologie, géométrie de Riemann et de Lobatchewsky, voilà pour la grammaire. Nombres arithmétiques et algébriques, nombres irrationnels, nombres imaginaires, nombres transfinis, etc. voilà pour le vocabulaire. Le nombre entier lui-même présente encore bien des possibilités, et pourtant voilà plus de deux millénaires que les Pythagoriciens en étudiaient les propriétés mystérieuses. Il ne faudrait d'ailleurs pas s'imaginer qu'en mathématiques, plus que dans les autres sciences, l'homme soit très avancé. Il est au contraire très important de réaliser que là aussi l'esprit humain n'est qu'au début de ses recherches. D'où les discussions passionnées qui s'élèvent entre mathématiciens. Comme le dit F. Le Lionnais : « Le problème de l'unité des mathématiques reste posé » (10). Autant dire qu'on n'en aperçoit nullement encore même l'allure générale.

Les mathématiciens sont d'ailleurs parfaitement conscients de l'importance et de la beauté de leur langage, témoin ce qu'en dit Arthur Cayley : « Il est difficile de donner une idée de la vaste étendue des mathématiques modernes. Le mot « étendue » n'est pas le bon ; je veux dire une étendue fourmillant de beaux détails, non point une étendue uniforme, comme une plaine nue, mais une région d'un beau pays, vu d'abord à distance, mais qui mérite d'être parcourue d'un bout à l'autre, étu-

(10) *Les grands courants de la pensée mathématique, Cahiers du sud*, Paris 1948.

diée jusque dans ses moindres détails, vallées, cours d'eau, rochers, bois et fleurs ». D'autres, parmi les plus grands n'ont pas hésité à aborder la poésie elle-même, pour exprimer le lyrisme des mathématiques. C'est ainsi que A. G. Cantor (1845-1918), l'auteur de l'arithmétique des Ensembles Infinis et l'inventeur du Nombre Transfini, écrivait :

*Après toi, pèlerin, nous irons sur les cîmes
D'où, pieux et trablants, nous verrons l'Eternel
Ordonner et compter dans l'alphabet du Ciel
Les feux du firmament, les germes des abîmes.*

Louis de Broglie a tenu également à souligner tout ce que les théories de la physique moderne doivent à la mathématique : « Ces théories... n'ont vraiment pu naître et évoluer que parce qu'elles étaient soutenues par un formalisme mathématique et des connaissances analytiques dues aux efforts d'une longue suite de géomètres... Théorie particulière de la matière, théorie des champs sous sa forme la plus parfaite, la forme relativiste, et théorie des quantas, telles sont les trois grandes branches de la physique contemporaine... Elles n'ont pu progresser qu'en empruntant constamment des armes à l'arsenal des mathématiciens et elles ont posé à ceux-ci bien des problèmes et leur ont suggéré bien des recherches. La théorie particulière de la matière a fait appel aux résultats du calcul des probabilités, la théorie des champs et celle de la relativité ont exigé l'emploi du calcul tensoriel et des propriétés des espaces riemanniens ; enfin, la théorie des quanta n'a pu se développer qu'avec l'aide du calcul des matrices et avec celle de la théorie des fonctions et valeurs propres, si étroitement apparentée à l'étude des équations intégrales » (11).

(11) Louis de Broglie, *Le rôle des Mathématiques dans*

On sait aussi que la théorie d'Einstein a consisté en une géométrisation, c'est-à-dire en une transformation de tout ce qui est réalité physique — (par exemple les champs et la gravitation newtonienne) — en entités géométriques de l'espace à quatre dimensions, plus exactement en tenseurs de l'espace-temps. Dans cette théorie, les phénomènes de gravitation, et d'autres que la gravitation n'expliquait pas, comme le mouvement du périhélie de Mercure, la courbure des rayons lumineux au voisinage d'un astre, etc... ont été expliqués enfin rationnellement, c'est-à-dire géométriquement, sans faire intervenir une notion aussi obscure que la pesanteur ou gravité.

On a tenté de ramener, de même, les champs de force électro-magnétiques à la géométrie pure, ce qui est plus complexe parce que la trajectoire d'un point matériel dépend ici du rapport de la charge à la masse. Jean Mariani a proposé récemment une solution intéressante intégrant la gravitation et l'électro-magnétisme. Il utilise pour cela la notion d'un parallélisme assymétrique, introduite par E. Cartan et par Schouten. Dans cette perspective, tout point ne peut se déplacer au point voisin sans tourner infiniment peu autour de son origine. Cette rotation est mise en rapport avec celle provoquée par le champ électro-magnétique et peut la remplacer complètement. « De telle sorte que sans faire appel à une complication de l'espace autre qu'une simple torsion, par la seule idée hardie d'une généralisation du principe d'inertie, Jean Mariani parvient à établir la liaison entre gravitation et électromagnétisme, mettant en évidence le fait qu'une masse

le développement de la physique contemporaine, in *Les grands courants de la pensée mathématique*, Cahiers du Sud, 1048; pages 399 - 400.

animée d'un mouvement de rotation créé un champ magnétique » (12).

On voit comment les mathématiques sont explicatives de la nature même de phénomènes qu'on attribuait jusque là, faute de mieux, à des causes qualitatives — encore que calculées mathématiquement dans leurs cas particuliers — telles que la gravitation ou l'électromagnétisme. En expliquant tous les faits connus et relevant de forces qualitatives par une théorie géométrique, ces faits acquièrent un statut de rationalité qui se surajoute au fait de leur existence. Ils deviennent ainsi fondés en droit parce que déductibles a priori. L'ensemble du champ de force, connu d'abord par les faits et par l'expérience, analysé ensuite dans le détail par la connaissance mathématique liée à l'expérimentation, devient nécessaire rationnellement, indépendamment de toute expérience, et par là même sa nature est expliquée. (C'est ainsi par exemple que la théorie d'Einstein expliquant la gravitation en utilisant la quatrième dimension de l'espace-temps, montrait en même temps que la masse dépendait de la vitesse et laissait prévoir les transformations de la matière en énergie et inversement, conséquence qui est à la base de la science atomique.)

Ainsi, depuis la fameuse déclaration : « Tout est nombre » des Pythagoriciens, en passant par l'affirmation de Leonardo da Vinci : « qu'il ne lise pas mes principes celui qui n'est pas mathématicien » et par la *mathesis universalis* de Descartes, les sciences n'ont cessé de démontrer cette intuition de génie que Platon avait faite sienne. Et pourtant

(12) J.L. Destouches : *Magnétiques terrestre et relativité*, in La Revue du Caire, juin 1946, p. 153.

Whitehead a pu écrire que « même aujourd'hui, on ne se fait pas une idée précise de la véritable importance des mathématiques, en tant qu'éléments de l'histoire de la pensée » et Paul Montel, élargissant le domaine d'application de cette vérité, précise : « Toute notre vie moderne est comme imprégnée des mathématiques. Les actes quotidiens et les constructions des hommes en portent la marque et il n'est pas jusqu'à nos joies artistiques ou à notre vie morale qui n'en subissent l'influence ». Un écrivain comme Paul Valéry, excellent mathématicien d'ailleurs, se déclarait modestement « l'amant malheureux de la plus belle des sciences », et Raymond Queneau, qu'on connaît surtout comme un littérateur plutôt fantaisiste, écrit : « L'ensemble logique-mathématique ne peut être considéré ni comme le langage adéquat et nécessaire de la science, ni comme une des sciences. A vrai dire il est la science même. D'une part, en effet, la physico-chimie tend à une axiomatisation telle que la géométrie ou l'arithmétique ne sont guère plus expérimentales. Dans un autre sens, on aperçoit la formation d'une logico-mathématique entièrement nouvelle, apte à absorber le socio-biologique (les phénomènes dits de conscience et de vie) ».

(à suivre)

A. Papadopoulo

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

Notre beau NUMERO SPECIAL

LES GRANDES

DECOUVERTES

ARCHEOLOGIQUES

DE 1954

◆ Tout le monde sait que de grandes découvertes archéologiques ont marqué l'année 1954 en Egypte, découvertes dues principalement à des savants égyptiens.

◆ La Revue du Caire a réalisé un important NUMERO SPECIAL, avec la collaboration du Ministère de l'ORIENTATION NATIONALE et des Archéologues qui renseignera le public sur l'ensemble de ces découvertes.

◆ PREFACES par le Président Gamal Abdel Nasser, par le Ministre de l'Orientation Nationale, et par le Ministre de l'Education et de l'Enseignement.

« Ce numéro est une réussite parfaite... Par la qualité des articles et par la beauté de son illustration, il est vraiment exceptionnel. Il marquera aussi dans l'égyptologie »...

Etienne Drioton

Un beau volume sur papier Alfa P.T. 80.—

Exemplaires numérotés P.T. 120.—

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Étranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Étranger:

FRANCE

Prix du Numéro 240 frs.
Abonnement un An 2400 frs.

ETATS-UNIS

STECHELT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

VOYAGEZ MIEUX

Par



Via
**MILAN
PARIS
BRUXELLES
ET TOUT LE
MOYEN ORIENT**



EN SUPER DC-6-B

Nouvelle Organisation - Confort

inégalé - Plats exquis servis avec

la traditionnelle courtoisie Orientale.

Pilotes Expérimentés.

Renseignements :

SABENA

